

# CHODRUC-DUCLOS

OU

## L'HOMME A LA LONGUE BARBE,

MÉLODRAME EN CINQ ACTES

ET HUIT TABLEAUX,

PAR

MM. G. VAEZ, A. ROYER ET M. DELAPORTE,

MUSIQUE DE M. MANGEANT,

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur le  
théâtre de la Gaîté, le 29 juin 1850.*

---

**BRUXELLES.**

**J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,**

**LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX,**

**RUE DES PIERRES, 46, PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,**

*Le soir au Théâtre Royal.*

—  
1850

**PERSONNAGES.****ACTEURS.****CHODRUC-DUCLOS** (premier rôle).**MM. MATIS.****LACOURIÈRE.****DELAISTRE.****MAUBLANC.****SURVILLE.****PLAVIEN**, fils de Maublanc.**E. BONDOIS.****LÉONCE**, fils de Lacourière.**RÉAL.****RATA.****P. MÉNIER.****MALAGUTTI.****ALEXANDRE.****LE COLONEL DE KEROUEL.****BREVANNES.****UN OFFICIER.****BACHELET.****UN MONSIEUR.****UN MEDECIN.****UN AGENT DE POLICE.****LE DIRECTEUR DE LA PRISON.****RICHÉ.****LE MONSIEUR DU JOURNAL.****UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.****BERTHE.****UN BADAUD.****UN EMPLOYÉ DE LA PRISON.****AUBRY.****UN ANGLAIS.****LAGOUTTE.****M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.****M<sup>mes</sup> RABUT-FECHTER.****ÉGLANTINE.****FRENEIX.****PAILLETTE.****FANNY KLEINE.****LA MÈRE DEUX-SOUS.****BONNET.****UNE SERVANTE DE CABARET.****RICHÉ.****UNE BONNE.****DELESTRA.****PEUPLE, OFFICIERS, SOLDATS, AGENTS DE POLICE, ENFANS.**

# CHODRUC-DUCLOS,

MÉLODRAME.

## ACTE I.

### PREMIER TABLEAU.

1813.

La place des Quinconces à Bordeaux.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

*Au lever du rideau CHODRUC-DUCLOS, vêtu à la mode des élégans de 1813, vient d'escalader le balcon d'une maison à droite. Il s'y arrête et prête l'oreille. Un peu après, entrent plusieurs AGENTS DE POLICE. — Il fait demi jour.*

DUCLOS.

Diabls d'agents de police! je crois les avoir dépistés! Tâchons de descendre sans bruit et de regagner mon domicile... (*Il enjambe le balcon, puis s'arrête.*) Oh! oh! j'aperçois mes limiers...

*Il se cache derrière une jalousie.*

LE CHEF DES AGENTS, à ses hommes.

Vous êtes des maladroits.

DUCLOS, à part.

C'est vrai!

LE CHEF.

Notre homme nous a encore échappé; moi, qui croyais si bien le tenir... (*A part.*) et qui comptais sur cette capture pour obtenir de l'avancement!

DUCLOS, à part.

Il m'attendait!

LE CHEF.

Mais il doit s'être caché dans quelque renfoncement de porte-cochère.

DUCLOS, à part.

Pas si sot!

LE CHEF.

Allons ! l'oreille au guet ! marchons en silence le long des murs et visitons ce pâté de maisons...

Les Agents font le tour de la maison sur le balcon de laquelle est caché Duques.

SCÈNE XI.

LACOURIÈRE, *entrant par la gauche, puis les Agents de police.*

LACOURIÈRE.

Bientôt le jour, je n'ai que le temps de rentrer chez moi pour changer d'habits, et il me faut aller à mon rendez-vous. Tout me présage que cette journée sera heureuse pour moi...

Il s'achemine vers la maison à droite, les Agents de police reparaissent et lui barrent le passage.

LE CHEF.

Halte-là !

LACOURIÈRE.

Hein ! messieurs, que me voulez-vous ?

LE CHEF.

Vous en le devinez pas ?

LACOURIÈRE.

Mais... je m'en doute... (*À part.*) Ce sont des voleurs !

LE CHEF.

Alors, ne vous faites pas prier.

LACOURIÈRE, *à part.*Exécutons-nous... (*Haut.*) Messieurs, voici ma bourse.

LE CHEF.

Sa bourse ! prétendez-vous nous insulter ?

LACOURIÈRE.

Pardonnez-moi si elle n'est pas aussi... lourde que vous étiez en droit de le désirer, mais je ne savais pas avoir l'honneur...

LE CHEF.

Trêve de plaisanterie, vous allez nous suivre.

LACOURIÈRE.

Où cela ? bon Dieu ! dans votre covarne ?

LE CHEF.

Chez le commissaire général de la police.

LACOURIÈRE.

Quoi ! vous seriez ?...

LE CHEF.

Agents du service de sûreté.

LACOURIÈRE.

Alors qu'avons nous affaire ensemble ?

LE CHEF.

Venez toujours, M. le conspirateur.

LACOURIÈRE.

Un conspirateur ? moi ? l'homme le plus pacifique de la ville de Bordeaux et de tout l'empire français.

LE CHEF.

A d'autres ! vous sortez d'un club de royalistes où vous avez passé la nuit.

LACOURIÈRE.

Je sors du grand cercle ! et si j'y ai vu des rois, ce n'est qu'au jeu de piquet, où encore ils ont été contre moi. Voici ma carte de sociétaire où vous pouvez lire mon nom...

Il donne sa carte, un des Agents approche sa lanterne.

LE CHEF, lisant.

« Joseph Lacourière, négociant. »

LACOURIÈRE.

Voici en outre mon passe-port... *(Il le donne.)* Car j'arrive de voyage et ne suis à Bordeaux que d'hier seulement. Veuillez confronter le signalement.

LE CHEF, lui rendant ses papiers.

C'est vrai, nous nous sommes trompés. Recevez mes excuses et allez où bon vous semblera... *(A ses Agents.)* Continuons nos recherches...

Ils sortent par la gauche.

## SCÈNE III.

LACOURIÈRE, DUCLOS, *sur le balcon. Le jour vient peu à peu pendant cette scène.*

LACOURIÈRE.

Ils m'ont fait une peur! rentrons bien vite chez moi!

DUCLOS, *se penchant sur le balcon.*

Lacourière!

LACOURIÈRE.

Qui m'appelle?

DUCLOS.

Par ici!

LACOURIÈRE.

Un homme sur le balcon de ma chambre à coucher.

DUCLOS.

C'est moi!

LACOURIÈRE.

Qui, vous?

DUCLOS.

Un de tes meilleurs et de tes plus anciens amis.

LACOURIÈRE.

Cette voix...

DUCLOS.

Eh! oui... c'est Chodruc-Duclos, ton in-éparable, du temps que nous étions ensemble dans l'étude de mon père à griffonner les grosses de son notarial.

LACOURIÈRE.

Et que fais-tu là-haut sur le balcon de ma maison?

DUCLOS.

Le personnage dont les agents de police voulaient te faire endosser les nouveaux exploits...

LACOURIÈRE.

Ah! bah! c'est toi qu'on cherche?

DUCLOS.

Et qu'on ne trouve pas, comme tu vois.

LACOURIÈRE.

Conte-moi donc cela.

DUCLOS.

Volontiers. Figure-toi... mais attends, je descends.

LACOURIÈRE.

Je vais sonner pour qu'on l'ouvre la porte.

DUCLOS.

Non pas ! inutile de mettre tes gens dans le secret...  
Il descend.

LACOURIÈRE.

A présent, parle ; mais, j'y songe, si ces oragés allaient revenir ?

DUCLOS.

Je leur dirais comme toi qu'ils se trompent, et puis, ce n'est pas précisément à ma personne qu'ils en veulent, mais à l'homme inconnu qu'ils ont poursuivi dans sa fuite.

LACOURIÈRE.

Et d'où venais-tu ?

DUCLOS.

Je cours deux lièvres à la fois... une aventure amoureuse et une aventure politique. C'est en me cachant pour la première que j'ai évité les mauvaises chances de la seconde.

LACOURIÈRE.

Tu es toujours eu le cœur très-orageux et la tête très-chaude.

DUCLOS.

Ah ! mon ami, si tu savais... une conspiration admirable... une femme charmante !... d'un côté, l'empereur Napoléon à combattre... de l'autre...

LACOURIÈRE.

Quelque mari à tromper, n'est-ce pas ? je suis sûr qu'il s'agit encore d'une femme mariée.

DUCLOS.

Presque une veuve... son mari est le plus souvent hors des frontières.

LACOURIÈRE.

Ah ! ça... ce n'est pas ma femme au moins ?

DUCLOS.

Ta femme?

LACOURIÈRE.

Ah! mais, non! d'abord, elle est à Paris... ensuite, elle est si laide!

DUCLOS, lui prenant la main.

Sois donc doublement tranquille...

LACOURIÈRE.

Sais-tu bien que tu tournes au don Juan, mon ami! en diligence, un commis-voyageur de cette ville ne tarrissait pas sur le chapitre de tes galantes prouesses.

DUCLOS.

En vérité?

LACOURIÈRE.

Et de tes duels!

DUCLOS.

Oh! quant à ce dernier point, la politique y joue un plus grand rôle que l'amour.

LACOURIÈRE.

Ah! oui, au fait... les opinions exagérées... A l'étude de maître Duclos, ton brave père, tu te faisais déjà le paladin de la cocarde blanche.

DUCLOS.

Que veux-tu? c'est une tradition de famille!

LACOURIÈRE.

Et quand nous nous sommes perdus de vue, tu parais pour t'enrôler dans la milice vendéenne... Depuis lors, les événemens ont bien marché... Bonaparte nous a mis tous à la raison... Aussi, je ne m'étonne guère de te retrouver au milieu des conspirations... prends garde, mon ami.

DUCLOS.

Laissons cela, et parlons de toi... Voyons, que deviens-tu? es-tu toujours l'homme positif, l'homme des chiffres, l'éternel spéculateur?

LACOURIÈRE.

Eh! mon cher Duclos, on ne change pas sa nature... la mienne est pacifique et prévoyante... au lieu de m'a-



muser à faire du donquichotisme politique, j'ai l'esprit de vivre en bonne intelligence avec tous les partis!... et pourvu qu'ils me fassent gagner de l'argent, peu m'importe leur opinion; quand j'ai épousé M<sup>me</sup> Lacourrière, je ne me suis pas informé si elle penchait pour les blancs ou pour les bleus... elle avait cent mille écus de dot, et je l'ai adorée comme une Vénus... J'en suis encore à m'apercevoir si elle est blonde ou brune... Mais ce que je sais parfaitement, c'est que j'ai là une excellente affaire... Ma femme n'a eu qu'un tort, mais un tort grave.

DUCLOS.

Ah bah! est-ce que malgré sa laideur, M<sup>me</sup> Lacourrière...

LACOURRIÈRE.

Il s'agit bien de cela!

DUCLOS.

Qu'est-ce donc?

LACOURRIÈRE.

Eh bien! mon cher, elle m'a donné deux enfans, une fille et un garçon! et dam! tu conçois... c'est un surcroît de dépenses...

DUCLOS.

Itiable! tu es devenu d'une belle force!...

LACOURRIÈRE.

A présent, voilà mes affamés qui grandissent... et je suis en train de mettre mon fils à la charge du gouvernement.

DUCLOS.

Comment cela?

LACOURRIÈRE.

Oni, une bourse au lycée Napoléon.

DUCLOS.

Une bourse?... quand la fortune te permettrait...

LACOURRIÈRE.

Belle raison!... Comme si l'on était jamais assez riche!

DUCLOS.

Pauvre ami ! Moi, mon cher Lacourière, je ne suis pas ambitieux, et si je me mariais jamais, ce serait une affaire de cœur, non une affaire d'argent. Tiens ! cette femme dont l'honneur et la réputation me forçaient à fuir tout-à-l'heure au risque de me tuer, je l'aime comme j'aimais à vingt ans ! Tu sais quelle âme confiante, dévouée, sensible, la nature m'a donnée ! L'apprentissage du monde était venu en suite, le tourbillon des aventures galantes m'avait conduit à l'ironie de mes propres sentimens. Eh bien ! tous les beaux songes, toutes la fraîcheur, toutes les adorations de la jeunesse, mon cœur les a retrouvés, et mon vœu le plus cher serait de pouvoir épouser celle que j'aime ! mais sa main était donnée à un autre, et tout est pour le mieux, peut-être, car les devoirs de la famille me généraient dans mes manœuvres politiques, et je me suis marqué depuis longtemps un but que j'ai juré d'atteindre. Suivons chacun notre chance ! A toi l'amour de l'or, à moi la religion du dévouement, nous verrons qui de nous deux arrivera le premier au bonheur.

LACOURIÈRE.

Puissions-nous y parvenir l'un et l'autre !... en attendant je te dis adieu... (*Regardant à sa montre.*) Déjà six heures, je n'ai pas même le temps de rentrer chez moi, une affaire de la plus haute importance...

DUCLOS.

Toujours des affaires ?...

LACOURIÈRE.

Il s'agit d'une adjudication de fournitures, je ne voudrais pas manquer au rendez-vous que m'a donné le colonel influent à qui je vais le devoir.

DUCLOS.

Va donc !

LACOURIÈRE.

Tu restes ici ?

DUCLOS.

J'attends quelqu'un... *(Il regarde au loin du côté droit.)* Ah ! voici justement...

LACOURIÈRE, *bas à Duclos.*

Tâche d'être prudent au moins.

DUCLOS.

Sois tranquille... *(Lacourière sort.)*

## SCÈNE IV.

DUCLOS, MAUBLANC, *puis trois ou quatre personnages muets.*

MAUBLANC.

Dieu soit loué ! vous voilà sain et sauf... *(Il fait un signe aux autres personnages qui entrent et serrent la main à Duclos.)* Ne restons pas ici ; venez !

DUCLOS.

Mais quel lieu plus sûr pouvons-nous choisir ? on soupçonne l'association que nous avons formée dans l'intérêt de la cause royale, mais rien n'est découvert, grâce à la précaution que nous prenons de ne conspirer que dans les promenades publiques et dans les bals. Nos affaires sont en bon chemin. Ce soir, au bal de la Redoute, je vous en rendrai bon compte avec les preuves à l'appui. Je les attends. Encore quelques mois et la restauration des Bourbons sera un fait accompli. Elevé par ma famille dans le respect de la vieille monarchie, j'ai voué à cette cause, vous le savez, ma vie, mon intelligence et ma fortune ; disposez de tout cela, mes amis, comme si tout cela vous appartenait.

MAUBLANC.

Les sacrifices que vous avez faits pour notre parti seront toujours vivans dans notre souvenir, et moi personnellement, M. Duclos, ie n'oublierai jamais le service important que vous venez de me rendre en me délivrant d'une certaine contrainte par corps...

DUCLOS.

M. de Maublanc, cela vaut-il la peine d'en parler ?

MAUBLANG, *aux royalistes.*

Oui, messieurs, sans cet excellent Duclos, faite de pouvoir payer dix mille francs à un créancier, j'allais conspirer dans la prison pour dettes... Mais, patience! quand nos amis seront à la tête du gouvernement, Duclos peut compter...

DUCLOS.

Fi donc! être payé pour des services! faire de ses opinions et de ses sentimens métier et marchandise! Laissons ces indignes calculs aux intrigans de bas étage. Ces marchands d'honneur ne sont que trop nombreux dans tous les partis, et l'intérêt de la France dont ils se font un manteau si commode, n'empêchera pas le peuple, à un jour donné, de faire tomber leurs masques, et de les écraser de son mépris. Dans sa justice, il pardonne à la couleur de tous les drapeaux, pourvu qu'ils abritent des convictions loyales.

MAUBLANG.

Voilà qui est fort bien parlé! et nous sommes fiers de vous avoir à notre tête! malgré cette noble abnégation, ce ne sera pas ma faute si vous ne trouvez place dans les conseils du roi, une fois que les puissances étrangères nous auront aidé à le replacer sur le trône de ses pères!

DUCLOS, *avec indignation.*

L'étranger! Eh quoi! vous êtes dégénérés à ce point, que vous ne craignez pas d'invoquer le secours d'une invasion! Mais savez-vous bien quelle est votre coupable espérance? comment! vous verriez d'un oeil sec la dévastation de notre pays! vous iriez tendre la main aux barbares qui traîneraient à leur suite le pillage, le meurtre et l'incendie! ah! si jamais un jour aussi néfaste se levait sur la France, je ne vous le cache pas, messieurs, j'irais me placer au premier rang des défenseurs de notre patrie pour combattre les envahisseurs.

MAUBLANC, à part, aux autres royalistes qui se sont groupés à gauche.

Décidément, c'est un esprit étroit qui peut nous servir, mais dont il n'y a rien à espérer...

Une femme ayant un voile rabattu sur son visage vient d'entrer par la droite et s'approche mystérieusement de Duclos.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL, bas à Duclos.

Duclos! il faut que je vous parle.

DUCLOS, bas à M<sup>me</sup> de Kérouel.

Quelle imprudence!

MAUBLANC, à part,

M<sup>me</sup> de Kérouel!

DUCLOS.

Pardonnez-moi, messieurs, si je suis obligé de vous quitter...

MAUBLANC.

Nous nous retirons... (Bas à Duclos.) Ce soir, au bal de la Redoute, nous prendrons un parti.

DUCLOS.

C'est bien.

MAUBLANC, à part.

M<sup>me</sup> de Kérouel dédaigner mon amour pour cet homme! Patience! (Haut.) Allons, messieurs, suivez-moi...

Maublanc sort avec ses amis par la gauche.

## SCÈNE VI.

DUCLOS, M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL, relevant son voile.

Tout est découvert par le frère de mon mari qui l'avait chargé de veiller sur moi.

DUCLOS.

Comment?

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.

Il a saisi votre correspondance, et connaît par elle

l'existence de notre enfant !... Ce n'est pas tout, M. de Kérouel revient de l'armée... aujourd'hui, ce matin même... et je crains que son frère ne lui révèle... Oh ! je suis perdue !

DUCLOS.

Marie ! ma chère Marie ! Voyons, du calme, de la résignation ! peut-être vous alarmez-vous à tort ! peut-être de simples indices...

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Non ! non ! tout est bien réel ! Je ne m'illusionne pas ! mon déshonneur, ma mort, peut-être... Le colonel est chez lui déjà sans doute ! et moi ! moi ! avec la conscience de ma faute, avec la pâleur sur le visage et le remords dans le cœur, j'ai jeté ce voile sur mes yeux, et j'ai fui de ma maison croyant n'y plus rentrer... mais je me suis souvenue de mon enfant qui dort là-bas, pauvre et innocente créature, qui me cherche peut-être, qui me tend les bras... Je suis accourue pour vous prévenir, pour vous conjurer de le sauver... et je retourne où m'appellent le devoir et l'expiation de ma faute.

DUCLOS.

Marie ! ma vie vous répondra de la vôtre et de celle de notre enfant, malheur à qui userait...

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL, *effrayée.*

Oh ! pas d'éclat, je vous en supplie, si vous ne voulez pas que j'expire de honte.

DUCLOS.

Je ne peux pas souffrir...

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL, *cherchant à feindre la sécurité.*

Non ! non ! je me suis trompée, sans doute, j'ai pris trop aisément l'alarme. Mon mari ne sait rien, son frère ne l'aura pas vu encore, il se taira... oui, oui, c'est certain. Ne vous mêlez de rien, laissez-moi retourner auprès de M. de Kérouel.

DUCLOS.

Mais s'il sait tout... mais s'il vous tue.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Ne craignez rien, notre enfant sera en sûreté ! adieu !  
si vous m'aimez, gardez-vous de paraître...

Elle se dirige vers la droite pour sortir.

DUCLOS, *la suivant.*

Marie ! je veillerai sur vous. Et d'abord, je me rends  
chez le frère de M. de Kérouel, je saurai ce qu'il a sur-  
pris de notre secret ; c'est un galant homme, il ne vou-  
dra pas vous perdre. Soyez sans crainte, je me charge  
d'obtenir son silence.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL, *poussant un cri et rabattant son voile.*

Ah !

DUCLOS.

Qu'avez-vous ?

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Éloignons-nous, je vous en supplie.

DUCLOS.

Qu'est-ce donc ?

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

M. de Kérouel ! c'est lui ! je l'ai vu ! il vient de ce côté... partez ! partez !

DUCLOS.

Je me rends chez son frère, et je vous promets qu'il  
se taira...

Ils sortent par la droite, M<sup>ME</sup> de Kérouel au premier plan,  
Duclos vers le fond.

## SCÈNE VII.

LE COLONEL DE KÉROUEL, *en petite tenue*, LACOU-  
RIÈRE, OFFICIERS et SOLDATS *du régiment de la garde  
impériale en uniforme.*

LE COLONEL, *aux officiers et aux soldats.*

Oui, mes amis, j'ai vu l'empereur, et c'est par son  
ordre que je viens ici, à Bordeaux, reprendre le com-  
mandement de mon brave régiment. Demain, nous par-

tous pour l'Allemagne, où de nouvelles victoires nous attendent ! à demain donc ! à demain !...

Les soldats et les officiers sortent par la droite en criant :  
Vive l'empereur !

## SCÈNE VIII.

LACOURIÈRE, LE COLONEL ; *il est sombre et soucieux.*

LACOURIÈRE.

Permettez-moi, colonel, de vous renouveler mes félicitations sur cet heureux retour qui comble de joie tous vos amis.

LE COLONEL.

C'est bien, mon cher Lacourière.

LACOURIÈRE.

Un nouveau corps d'armée va donc entrer en Allemagne ?

LE COLONEL.

Oui.

LACOURIÈRE.

Que de lauriers vous allez cueillir encore ! J'en suis aussi fier que vous ! parce que mon patriotisme... mon admiration pour le grand homme qui conduit la grande armée sur ces grands champs de bataille... Dites-moi, colonel, il y aura de grandes fournitures à soumissionner pour nourrir une si grande expédition.

LE COLONEL.

C'est possible !

LACOURIÈRE.

C'est certain ; si par votre bienveillante protection, je pouvais obtenir la préférence sur mes concurrents...

LE COLONEL.

Je vous promets de vous y aider.

LACOURIÈRE.

Que de remerciemens !

LE COLONEL.

Je vous en dispense.



LACOURIÈRE.

Je serais heureux si à mon tour je pouvais vous rendre quelque service.

LE COLONEL.

Vous le pouvez.

LACOURIÈRE.

Vraiment... (*A part.*) Diable! il va m'emprunter de l'argent.

LE COLONEL.

J'hésite d'autant moins à vous mettre dans la confiance de l'insulte qui m'a été faite et dont je viens tirer vengeance, qu'habitant Bordeaux, vous devez comme tout le monde ici, connaître le misérable que je suis résolu à châtier.

LACOURIÈRE.

Quelqu'un aurait osé vous insulter?

LE COLONEL.

Oui, pendant que je combattais en Allemagne, un infâme royaliste a séduit ma femme, j'en ai la preuve, la preuve irrécusable, j'ai là ses lettres signées de son nom. Mon frère me demandait l'autorisation de me venger, je ne l'ai pas voulu, je suis accouru... je tuerais ce misérable ou il me tuera.

LACOURIÈRE.

Quoi! colonel, risquer une existence si précieuse...

LE COLONEL.

Jamais je ne l'aurai fait de plus grand cœur...

LACOURIÈRE.

Renoncez à ce dessein!... (*A part.*) Et ma fourriture, grand Dieu!... (*Rumeurs et cris au dehors.*)

LE COLONEL.

Quel est ce bruit?

LACOURIÈRE, regardant au loin du côté droit.

Un homme que l'on poursuit!... il se dirige de ce côté.

LE COLONEL.

Quel est cet homme?

LACOURIÈRE.

Attendez donc, je ne me trompe pas, c'est lui!

z

LE COLONEL.

Qui donc?

LACOURIÈRE.

Vous ne le connaissez pas. Un de mes amis que j'ai quitté tout-à-l'heure.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DUCLOS, *accourant la tête nue, l'habit déboutonné.*

LACOURIÈRE, *l'arrêtant.*

Où vas-tu?

DUCLOS.

Vingt contre un, les lâches! ils veulent m'assassiner.

LACOURIÈRE.

L'assassiner!

LE COLONEL.

Comptez sur moi pour le défendre... *(A Duclos.)* Que vous reproche-t-on?

DUCLOS.

Une affaire d'honneur! un homme que je viens de blesser en duel.

LACOURIÈRE.

Toujours le même.

LE COLONEL.

L'affaire s'est passée honorablement?

DUCLOS.

Je le jure... *(Rumeur à l'extérieur.)*LACOURIÈRE, *regardant dehors.*

Ils approchent! ce sont des soldats.

LE COLONEL.

Des soldats!... *(A Duclos.)* Je vous prends sous ma sauvegarde...

Il se place devant Duclos qui rajuste son costume.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SOLDATS, OFFICIERS, *l'épée à la main, HOMMES DU PEUPLE.*

LA FOULE.

A mort! à mort! Il a tué un homme!

LE COLONEL.

Arrêtez! J'ai juré qu'on respecterait ses jours.

UN OFFICIER.

Vous! colonel?

LE COLONEL.

Et vous savez si le colonel de Kérouel a jamais manqué à son serment.

DUCLOS, à part.

Le colonel de Kérouel!

LE COLONEL.

Retirez-vous! Le duel a été loyal : la justice de Dieu a prononcé.

LA FOULE.

Oh!

LE COLONEL.

Eh bien! ne m'a-t-on pas entendu?

L'OFFICIER.

Colonel, votre frère est mort!

LE COLONEL, atterré.

Mon frère!

L'OFFICIER.

Et son meurtrier, le voici! C'est le royaliste Chodruc-Duclos.

LA FOULE.

A mort! à mort!

LE COLONEL.

Lui!... *(Il est frémissant de colère, puis, reprenant son calme, il dit à la foule :) J'ai promis qu'il n'avait rien à craindre de vous. Allez!...*

La foule hésite, puis se retire sur un geste impérieux du Colonel qui fait signe à quatre officiers de rester auprès de lui.

SCÈNE XI.

LACOURIÈRE, DUCLOS, LE COLONEL, QUATRE OFFICIER; UN peu plus tard LES AGENTS DE POLICE, HOMMES et FEMMES DU PEUPLE, MAUBLANC et LES ROYALISTES.

DUCLOS, à distance.

Colonel, tant de grandeur d'âme...

LE COLONEL, *maîtrisant une violente émotion.*

Ne me remerciez pas ! Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour moi et non pour vous ! En vous donnant ma parole, j'avais contracté un devoir ; je m'acquitte et je ne vous oblige pas... (*S'avançant vers Duclos.*) Mais vous êtes le meurtrier de mon frère et l'amant de ma femme, l'un de nous deux doit laisser ici sa vie...

Il prend une épée et fait signe à deux officiers qui passent de l'autre côté.

DUCLOS, *s'approchant du Colonel.*

Moi ? me battre contre vous qui venez de me sauver !

LE COLONEL.

En garde ! monsieur.

DUCLOS.

Non, c'est impossible !

LE COLONEL.

N'auriez-vous de courage que pour flétrir l'honneur d'une femme ?

DUCLOS.

Je vous en conjure, colonel, non, je ne puis charger ma conscience d'un remords éternel.

LE COLONEL.

En présence des témoins qui nous écoutent, ne me forcez pas à vous traiter de lâche.

DUCLOS.

Lâche ! C'est la première fois qu'un tel mot... Mais je respecte votre douleur.

LE COLONEL.

Vous ne vous battez pas ?

DUCLOS.

Non !

LE COLONEL.

Vous ne vous battez pas ? Eh bien ! il faut donc vous y contraindre... (*Il soufflette Duclos de son gant.*)

DUCLOS.

Ah ! c'est vous qui l'aurez voulu !...

Ils mettent habit bas. Duclos prend son épée à l'un des officiers qui lui servent de témoins. Les deux adversaires se

mettent en garde, l'épée basse, épiant l'attaque. Duclos, après l'avoir feinte une ou deux fois, fond sur le Colonel qui pare le coup et riposte. Après un temps, même attaque. Un nouveau temps. Cette fois, le Colonel fond sur Duclos, qui pare à son tour, riposte et touche son adversaire en pleine poitrine. Le linge du colonel se rougit.

Vous êtes blessé. DUCLOS.

Non! LE COLONEL.

Vous êtes blessé... DUCLOS.

Le Colonel veut continuer le combat, mais il chancelle et tombe dans les bras de l'officier.

Mort! L'OFFICIER.

DUCLOS.

Non, non; il n'est que blessé! Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

Il court prendre dans son habit un mouchoir qu'il déchire pour panser la blessure du Colonel.

L'AGENT entre suivi de ses Hommes, et frappant sur l'épaule de Duclos agenouillé près du Colonel.

Je vous arrête!

LE COLONEL, cherchant à se soulever.

Laissez-le fuir, le duel a été loyal...

il rend le dernier soupir.

Mort! L'OFFICIER.

Mort!

DUCLOS.

Mort!...

Il se relève, et, dans le plus grand trouble, s'éloigne du Colonel vers la gauche, où se tiennent en arrière Maublanc et les royalistes qui viennent de paraître.

L'AGENT, à Lacourrière qui semble intercéder pour Duclos.

Ce n'est pas pour le duel que nous l'arrêtons, mais en vertu d'un ordre venu de Paris et signé du ministre de la police impériale.

MAUBLANC, à l'oreille de Duclos.

Ne nommez aucun complice et sachez souffrir pour la bonne cause...

L'agent se rapproche de Duclos et lui fait signe de le suivre.

## DEUXIÈME TABLEAU.

L'intérieur d'une chaumière. — Au fond, la porte d'entrée et une large fenêtre par laquelle on aperçoit des montagnes avec un sentier praticable — A droite, une porte latérale et une petite table avec tout ce qu'il faut pour écrire. — A gauche, un buffet, une table et des chaises.

### SCÈNE PREMIÈRE.

MAUBLANC, puis M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.

Au lever du rideau, on voit par la fenêtre une foule de femmes et d'enfants qui fuient en criant : les Cosaques ! les Cosaques !

MAUBLANC, près de la fenêtre.

Allons, allons, la bonne cause gagne du terrain.

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL, sortant avec anxiété de la chambre de droite.

Entendez-vous ces cris, M. de Maublanc ?

MAUBLANC.

Oui, quelque fausse alerte.

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.

Je meurs d'effroi dans ce village si loin de Paris.

MAUBLANC.

C'est pour vous défendre contre tous les périls, que j'ai tenu à vous accompagner.

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.

Croyez, monsieur, à ma vive gratitude... mais qu'il me tarde d'être réunie à Duclos !

MAUBLANC, à part.

Elle l'aime toujours !

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.

L'opinion du monde ne m'a pas permis d'aller le visiter pendant cette longue captivité, mais vous lui avez

dit, n'est-ce pas, lorsqu'il fut condamné, què c'est moi qui ai obtenu le sursis à son exécution?

MAUBLANC.

Certainement.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Et que je partais pour rejoindre l'empereur dans son camp, pour me jeter à ses pieds. Dieu merci! mes larmes et mes supplications l'ont touché. J'ai obtenu grâce pleine et entière.

MAUBLANC.

Mais, y avez-vous bien songé, madame, la liberté rendue à Duclos suffira-t-elle pour vous réunir?

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Que dites-vous?

MAUBLANC.

Cette opinion publique dont vous me parlez la première, vous permettra-t-elle d'être, aux yeux de tous, la femme de celui qui a tué votre mari?

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Ah! monsieur! ce fatal souvenir... Non, je l'ai compris et nous ne braverons pas cette réprobation du monde, qui ne nous pardonnerait pas plus que je ne me pardonne à moi-même. Mais, ignorée, inconnue, dans un lointain exil...

MAUBLANC.

Vous quitteriez la France?

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

C'est pour cela que j'ai écrit à Duclos de venir me rejoindre ici. Avec quelle inquiétude je l'attends!

MAUBLANC.

Il s'est écoulé, en effet, depuis sa mise en liberté, plus de temps qu'il n'en faut pour...

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Mille obstacles peuvent l'avoir retenu.

MAUBLANC.

J'y songe aussi; mais pour qui connaît Duclos comme moi...

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Que voulez-vous dire?

MAUBLANC.

Rien, rien. Son inconstance naturelle ne suffit pas pour l'accuser, je ne pourrais faire tout au plus que des suppositions.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Ah ! vous ne le connaissez pas ! non, non... Put-il capable de m'oublier, sa fille, qui dort là, dans cette chambre, sa chère petite Anna, qu'il chérit si tendrement, il voudra la revoir, il voudra l'embrasser encore. Dans sa prison, il vous en parlait souvent, n'est-ce pas ?

MAUBLANC.

Oui, sans doute... Quelquefois.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Vous, son ami, qui alliez le visiter tous les jours, vous lui remettiez les lettres dont je vous chargeais...

MAUBLANC.

Je n'y ai pas manqué.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Pourquoi donc ne m'a-t-il jamais répondu ?

MAUBLANC.

Pourquoi maintenant ne vient-il pas ?

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Les routes sont si difficiles aujourd'hui, si dangereuses... Ah ! l'invasion, quel terrible fléau !

MAUBLANC.

Duclos peut tarder longtemps encore, mais dût-il ne pas venir, je suis là, madame, et mon plus grand bonheur serait de vous prouver...

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

J'entends ma fille qui se réveille... Nous allons prier ensemble pour le prompt retour de son père...

Elle rentre dans sa chambre.

SCÈNE II.

MAUBLANC, seul.

Non, M<sup>ME</sup> de Kérouel, Duclos ne viendra pas, car ce message qui lui disait de vous rejoindre, j'ai pris soin de l'intercepter ; il ne l'a pas reçu... pas plus que ces lettres si tendres dont vous me chargiez pour lui. J'ai



voulu qu'une apparente indifférence fût succéder l'oubli à un amour dont j'étais jaloux. Et cet enfant, ce lien indissoluble qu'il établissait entre eux... le voilà brisé... Pour Duolos, sa fille n'existe plus... je lui ai fait croire qu'elle était morte. Quoique ce mensonge ait pu me coûter, il fallait à tout prix isoler M<sup>me</sup> de Kérouel et la mettre à ma merci, car je l'aime plus que jamais. Allons, du courage ! cet aveu, si longtemps enchaîné sur mes lèvres, qui peut désormais m'empêcher de le faire ? l'occasion est propice. Au milieu des troubles de l'invasion, M<sup>me</sup> de Kérouel tremblera pour son enfant, et lorsqu'elle croira que Duolos est perdu pour elle, elle ne repoussera pas celui qui seul peut la défendre... (*On entend plusieurs coups de feu.*) Diabolo ! est-ce que ça deviendrait sérieux par ici ? Allons donc voir ce qui se passe.

## SCÈNE III.

## RATA, MALAGUTTI.

Rata porte une vieille polonoise toute poudreuse et des bottes molles en cuir avec des glands d'or terni. Malagutti est chaussé de grandes bottes à entonnoir que recouvre une longue redingote jaune.

RATA, *il s'introduit le premier dans la chambre, regarde çà et là, puis appelle sur le seuil.*

Pat ! ici donc !... (*Malagutti paraît, ils entrent.*)

Bonne pâte de bourgeois ! il nous laisse la place libre ! Quelle attention délicate !

MALAGUTTI.

Eh quoi ! c'est toi !

RATA.

Eh ! oui ! c'est moi !

MALAGUTTI.

Toi que je retrouve sur une route de la Champagne, lorsque depuis si longtemps je te croyais *ad patres*.

RATA.

Attends !... laisse-moi remplir un devoir... (*Otant son chapeau.*) Salut, ô ma patrie ! Enfin, je te revois après dix ans passés en Italie !

MALAGUTTI.

Tiens! c'est des vers... ah! tu étais en Italie.

RATA.

C'est là que j'abritai ma tête proscrite; mais toi, que viens-tu faire ici?

MALAGUTTI.

Ayant appris l'invasion des Cosaques, je me suis dirigé de leur côté, pensant que là où il y a des voleurs, on doit trouver quelque chose à...

RATA.

A voler! Toujours le même... mais, n'importe, mon cœur n'a pas changé. Je reviens donc d'Italie où je me suis façonné à l'étude de la langue indigène.

MALAGUTTI.

Ah! tu parles...

RATA.

L'auvergnat... J'ai même appris d'un savant chimiste piémontais certains tours de gobelets et de muscades...

MALAGUTTI.

Comment! un chimiste t'a appris à faire des tours?

RATA.

► Quand je te le dis... Parfois, dans mes momens de loisir, en flânant dessus les *piazza*, où je remarquais l'oisiveté des promeneurs, je leur offrais, uniquement pour les délasser, quelques échantillons de mon savoir faire. Au surplus, tu verras ça, je te donnerai un rôle dans mes études, car nous ne nous quitterons plus.

MALAGUTTI.

Je comprends, il me destine à l'emploi de pailleuse.

RATA.

Enfin! et pour tout expliquer en un mot, lassé de l'Italie qui ne disait plus rien à mon imagination, convaincu que l'exil avait dû me faire oublier de mes ennemis politiques, et surtout alléché comme toi par la circonstance aimable des Cosaques, je suis revenu à leur suite, mais de loin, et je commençais à m'attrister de mon isolement, lorsqu'à une lieue d'ici le ciel te jette dans mes bras, nous cherchons un abri protec-

teur pour nous épancher librement, cette demeure s'offre à nos yeux, nous entrons. le propriétaire nous cède la place et nous voilà tous les deux vivans, bien portans, avec toutes nos dents... si tu ne remercie pas la Providence... Oh !... tiens, vois-tu, tu n'es qu'un vilain gueux !

MALAGUTTI.

Tu m'as ému... mais, comment nous nommerons-nous ?

RATA.

Question pleine de sagesse... attends... moi, je m'intitule Rata... toi, prends un autre nom italien... Malagutti...

MALAGUTTI.

Rata toi, et moi Ma...

RATA.

Malagutti.

MALAGUTTI.

Ça y est !

RATA.

Maintenant, cherchons à faire main basse sur quelque bonne tranche de n'importe quoi... qu'en dis-tu, Malagutti ?

MALAGUTTI.

Je dis, Rata, qu'il est grand temps de nous reconforter un peu le torse, car depuis une heure nous marchons sur nos liges.

RATA.

Il semble que dans cet aimable pays de France on ne se nourrisse plus que de coups de fusil.

MALAGUTTI.

Merci... bien obligé... je trouve ce genre de nourriture un peu trop indigeste.

RATA.

Et puis... est-ce que tout ce gâchis politique nous regarde, nous autres Piémontais. Que les Français se dépêchent des Cosaques comme ils l'entendront.

MALAGUTTI.

Cette maison me fait l'effet de n'avoir pas encore re-

ça leur visite et nous y trouverons bien quelque chose à grappiller... Pillage pour pillage, ça ne fera jamais que deux Cosaques de plus. Si nous commençons par esquinter ce meuble? ça m'a tout l'air d'un buffet.

RATA.

As-tu sur toi ta trousse de voyage?

MALAGUTTI.

Est-ce que ça me quitte jamais?...  
Il tire de sa botte un trousseau de clés et de rossignols.

RATA.

Quel joli nécessaire! Pour lors, fais entrer monseigneur en danse, et que le rossignol nous joue un petit air de sa façon.

MALAGUTTI, *forçant la serrure.*

Écoute...

RATA.

Quel roucoulement délicieux!

MALAGUTTI.

Ça y est!

RATA.

Rien!... nous sommes volés!

MALAGUTTI.

Du tout... vois donc, un restant d'omelette...

Il le place sur la table.

RATA.

Belle trouvaille!...

MALAGUTTI.

A la guerre comme à la guerre... tu penses bien qu'on est peu en train de cuisiner en ce temps-ci.

RATA.

Pas même une malheureuse bouteille de vin qui montre le bout de son nez.

MALAGUTTI.

En revanche, voilà une carafe d'eau.

RATA.

De l'eau! errr!... encore si c'était de l'eau-de-vie!...  
Décidément, ces gens-là ne savent pas vivre.

MALAGUTTI, *ouvrant un tiroir.*

Où! des couverts d'argent!

RATA, les regardant.

Contrôlés par la monnaie!... voilà qui me réconcilie avec nos hôtes.

MALAGUTTI.

Commençons par nous en servir.

RATA.

A table!... (Ils s'assoyent.)

MALAGUTTI.

J'ai une faim de Baskir. Quand nous serons à Paris nous ferons, je l'espère, des repas un peu moins maigres.

RATA,

J'y compte bien!

MALAGUTTI.

Le quibus ne sera pas toujours enfoui, mais il faut attendre pour cela que la paix soit revenue, ce qui ne peut tarder. Alors nous aurons deux cordes à notre arc. D'abord nos petites opérations à l'ombre des nuits, et le jour nous allons déployer les connaissances de ton ami le chimiste dans les rues, places, corridors et autres endroits généralement quelconques de la capitale des charlatans et des badauds,

RATA.

A propos, il ne serait pas mal d'avoir pour nous aider comme qui dirait une jeune fille... Chut! on jette par là!

MALAGUTTI.

En effet j'ai cru entendre... (Il va regarder à droite par le trou de la serrure.) Bah! ce n'est qu'une femme!

RATA.

Du sexe! passe-moi la brosse et l'eau de Cologne!

MALAGUTTI.

Un enfant est avec elle.

RATA.

Un enfant?

MALAGUTTI.

Une petite fille.

RATA.

Diavolo! Jolie?

MALAGUTTI.

Charmanle!

RATA, après avoir regardé à son tour.

Voilà notre affaire!... il s'agit d'enlever ça comme une muscade, d'assouplir sa taille qui devient un véritable jonc, et bientôt elle exécute à ravir les beaux tours du cerceau et de la cassure des reins.

MALAGUTTI.

Comment nous y prendre pour...

RATA.

Guetter une occasion et savoir en profiter.

MALAGUTTI.

Ne pourrait-on brusquer l'aventure?

RATA.

Nisco! La maman jetterait les hauts cris et peut-être que des importuns... (Il aperçoit Maublanc qui vient de paraître sur le sentier de la montagne regardant avec une longue vue.) Justement voilà notre homme de tout-à-l'heure, filons!

MALAGUTTI.

Mais auparavant... (Il met les couverts dans ses boîtes.)

RATA.

C'est ce que j'allais faire. O cher ami de mon cœur, comme nous nous comprenons.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAUBLANC.

MAUBLANC.

Qui êtes-vous?

RATA.

Qui je suis, monsieur, intendant militaire piémontais en retraite, et voilà monsieur qui est mon secrétaire.

MALAGUTTI.

Oui, monsieur, nous sommes des voyageurs égarés.

RATA.

Fuyant les Cosaques qui nous ont entourés, désarçonnés et démontés de nos montures. Nous nous som-

mes jetés dans la première maison venue, ils nous ont poursuivis jusqu'ici.

MAUBLANC, *vivement*,  
Sont-ils entrés dans cette chambre ?

RATA.

Heureusement, non, car ils auraient bien effrayé cette belle dame qui s'y trouve.

MALAGUTTI.

Ils se sont contentés d'emporter ce qu'il y avait ici, les couverts d'argent, tout.

RATA.

Après avoir dîné comme des ogres.

MAUBLANC, *à part*.

Je crois qu'en les fouillant...

RATA.

Pardonnez-nous la liberté que nous avons prise de nous cacher ici, nous ne voulons pas être indiscrets plus longtemps. Saluto, monsieur!... (*A Malagutti.*) Pst ! ici donc.

MALAGUTTI.

Saluto ! monsieur.

MAUBLANC, *seul*.

Saluto ! saluto ! singuliers Italiens... Si je les faisais arrêter... Eh ! qu'importe, ce qui me ramène est plus important pour moi... Allons, plus d'hésitation.

SCÈNE V.

MAUBLANC, M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.

Qui donc était ici ?

MAUBLANC.

Ce n'est rien. Je me rendais auprès de vous, madame, pour vous annoncer à regret une fâcheuse nouvelle.

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.

Vous m'effrayez.

MAUBLANC.

Ce Duelos que vous aimez tant...

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.

Un malheur lui serait-il arrivé ?

MAUBLANG.

A lui?... non. Mais une lettre que je reçois à l'instant de Paris m'annonce que mes suppositions n'étaient que trop fondées. Duolos...

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Mais achevez donc.

MAUBLANG.

Ne songe plus à vous.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Cette lettre, monsieur, cette lettre! je la veux!

MAUBLANG.

Vous ne devez pas savoir tout ce qu'elle renferme. Mon affection vous épargne cette douleur.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Vous me trompez! vous me trompez!

MAUBLANG.

Si votre amant vous abandonne pour d'indignes rivaux...

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Cela n'est pas.

MAUBLANG.

Que l'oubli soit votre vengeance. Si son amour s'est évanoui, il en est un autre plus sincère dont le dévouement vient s'offrir pour calmer vos chagrins.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Ces paroles...

MAUBLANG.

Il y a un homme qui depuis longtemps vous aime et qui vous a suivie parce qu'il osait espérer dans l'avenir le bonheur de voir accepter son amour.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Oh! j'ai peur de vous comprendre...

MAUBLANG.

Vous connaissez mon secret.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Vous, vous... l'ami de Duolos.

MAUBLANG.

S'il était resté digne de votre cœur, j'aurais su me taire; mais sa trahison enhardit un aveu...



M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL, *contant s'éloigner.*

J'en ai trop entendu.

MAUBLANC, *se mettant sur son passage.*

De grâce ?

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL, *calme et noble.*

Sortez ! sortez ! vous dis-je... je vous méprise.

MAUBLANC, *avec colère.*

Madame !...

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Sortez !

MAUBLANC.

Eh bien ! vous serez à moi... vous serez à moi, car mon amour ne se laissera pas abattre par vos outrages. Maintenant que je me suis fait connaître, rien ne m'arrêtera plus. Si mes prières ne vous touchent pas, ma passion aveugle brisera votre fierté.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL, *effrayée.*

Au nom du ciel, monsieur, au nom de ce pauvre ange qui est là !...

MAUBLANC.

La fille de votre amant !...

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Vous ! un gentilhomme ! vous ne ferez pas violence à une femme qui vous demande grâce près du berceau de son enfant.

MAUBLANC.

Qu'elle est belle ainsi !

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL, *tombant à genoux.*

Oh ! s'il y a dans votre âme un reste de pitié...

MAUBLANC, *saisissant les deux mains qu'elle tend vers lui.*

Dans mon âme il n'y a plus que de l'amour, et vous lui céderez, il le faut.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Je me tuerai !

MAUBLANC.

Une mère ne se tue pas.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL, *se relevant.*

Infâme ! qui spéculé sur la tendresse d'une mère ! mais Duelos viendra, et alors tremblez. 3

MAUBLANC, avec force.

Duclos ne viendra pas... (*Changeant de ton.*) Mille dangers vous environnent dans cette province livrée au pillage et à l'incendie. Pour vous-même, pour votre enfant, consentez à fuir avec moi; c'est une protection désintéressée que je vous offre maintenant. Oubliez les paroles offensantes que la violence de ma passion a pu me faire proférer. A l'avenir je me renfermerai dans un respectueux silence, et j'attendrai que votre cœur, quand je vous aurai sauvé, se laisse ému par ma constance. Nous partirons, n'est-ce pas? Je vais donner des ordres et je vous avertirai lorsque tout sera prêt... Il prend la main de M<sup>me</sup> de Kérouel qui frissonne à ce contact, et après l'avoir portée à ses lèvres, il sort par la fond.

SCÈNE V.

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL, seule.

Seigneur, mon Dieu! protégez-moi!... Il va revenir, mais avant son retour, j'aurai le temps de fuir avec mon enfant... mais Duclos... s'il arrive... s'il ne me trouve plus... Ah! quelques mots lui apprendront tout... (*Elle écrit.*) Oui, c'est cela... car je ne puis croire à une pareille trahison... Duclos viendra pour me sauver de cet homme... A qui me confier pour remettre ces lignes... (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Ah! mes amis, de grâce, venez à moi.

SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL, RATA, MALAGUTTI.

RATA.

Vous nous appelez?

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.

Vous voyez cette bourse pleine d'or?

RATA, la prenant.

Madona!

M<sup>me</sup> DE KÉROUEL.

Elle est à vous si vous consentez à me rendre deux légers services.

RATA et MALAGUTTI.

Parlez.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Le premier, c'est de rester quelques jours dans cette chaumière pour attendre un voyageur qui doit arriver de Paris. Il se nomme Duclos; vous lui remettrez ce billet... *(Elle donne la lettre qu'elle vient d'écrire.)*

MALAGUTTI.

C'est facile.

RATA.

Et le second service?

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

C'est de m'aider dans ma fuite. Je pars avec mon enfant; allez m'attendre près de la petite porte qui donne sur le chemin des tilleuls, là, au détour de ce mur...

Rata et Malagutti échangent un coup d'œil d'intelligence.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Vous hésitez?

RATA.

Du tout.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Ah! Dieu soit loué! vous m'accompagnerez pour me protéger, et demain, vous reviendrez attendre ici le voyageur que je vous ai indiqué.

RATA.

C'est convenu.

M<sup>ME</sup> DE KÉROUEL.

Je compte sur vous.

RATA.

Comptez-y... *(M<sup>ME</sup> de Kérouel entre dans sa chambre.)*

SCÈNE VIII.

RATA, MALAGUTTI.

MALAGUTTI.

Qu'en dis-tu?

RATA.

Voici l'ordre et la marche du bœuf gras... Au milieu de la nuit, quand la jolie voyageuse sera fatigué suffisamment...

MALAGUTTI.

Nous lui procurons le repos éternel.

RATA.

Par exemple ! Ah ! ça, mais tu deviens d'une brutalité... par san Geronimo !... mon ami, tâche d'avoir un peu plus de formes avec la plus belle moitié du genre humain.

MALAGUTTI.

Alors, dis ton idée.

RATA.

Nous laissons la gracieuse dame respirer le frais sous quelque vert bocage.

MALAGUTTI.

Et?...

RATA.

Et nous procurons à l'enfant une agréable promenade jusqu'à Paris.

MALAGUTTI.

Adopté!... Mais... la lettre à ce Duclos?

RATA.

Nous la gardons précieusement ; elle peut servir à faire reconnaître l'enfant, et un jour peut-être nous en tirerons bon parti.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, DUCLOS. *Il semble fatigué par une longue route.*

DUCLOS, à lui-même.

C'est ici.

RATA, à part.

Il a l'air exténué comme un Lazare !

DUCLOS.

Ah ! pardon !... Ne loge-t-il pas une jeune dame dans cette maison ?

MALAGUTTI, bas à Rata.

C'est le voyageur pour qui est la lettre.

RATA, bas.

Dépistons-le, il nous ferait manquer notre coup.

DUCLOS.

Vous ne répondez pas?

RAYA.

Nous cherchions à nous rappeler... Une jeune dame, dites-vous?... Mon Dieu, non, mon brave monsieur; il n'y a dans tout le village que d'affreuses paysannes d'un âge à faire reculer les Cosaques eux-mêmes; la plus jeune est dans les prix de soixante à quatre-vingts ans... Sans doute qu'on les aura laissées ici comme un épouvantail pour faire sauter l'ennemi...

MALAGUTTI, à Duclos.

C'est tout ce que monsieur avait à nous demander...

Signe affirmatif de Duclos.

RAYA, bas à Malagutti.

Vite à notre rendez-vous?... (Ils sortent.)

SCÈNE X.

DUCLOS, seul.

Pourtant, je suis bien certain de n'avoir pas perdu sa trace! A chaque relais, interrogeant les postillons, je me suis convaincu que je suivais bien la route où elle a passé. Le maître de poste de ce village vient de m'assurer qu'elle n'a pas été plus loin : il la croyait logée dans cette maison, disait-il. Elle sera repartie!... Allons, il faut continuer ma poursuite jusqu'à ce que je parvienne à l'atteindre. Je suis brisé de fatigue... Qu'importe! dans une heure je me remettrai en route... L'inquiétude me dévore... Pourquoi a-t-elle quitté Paris sans m'avertir? pourquoi, pendant ma longue captivité, ne m'a-t-elle jamais écrit? Lorsque j'interrogeais Maublanc à ce sujet... Maublanc, qui la voyait tous les jours, il semblait vouloir éviter de me répondre... Remis en liberté, j'ai couru, j'ai questionné... J'ai su que, depuis quinze jours, M<sup>me</sup> de Kérouel avait quitté Paris, et c'est depuis quinze jours que Maublanc n'est plus venu me voir à l'Abbaye... Autrefois j'avais cru m'apercevoir déjà qu'il l'aimait... serait-il donc parti avec elle? m'aurait-elle trompé pour lui? oh! rien qu'à cette idée... (Il se laisse tomber sur une chaise à gauche.) Ma-

rie! Marie! toi, m'abandonner! oh! s'il est vrai... je maudirai cette vie dont on m'a fait grâce!... que me restera-t-il à aimer?... Dieu m'a pris mon enfant... ma pauvre petite Anna! cette fleur de mon âme... morte... perdue!... arrachée de mes bras pour être mise au cercueil, et descendue dans la terre... (Se levant.) Oh! je ne l'aurais pas laissé mourir, moi! je l'eusse réchauffée de mes baisers paternels... je lui aurais donné le sang de mon cœur!... et je ne la verrai plus! morte! ma fille est morte! et sa mère m'abandonne!... (Il s'assied avec désespoir près de la table à droite. Pendant qu'il pleure, la tête cachée dans ses mains, on voit M<sup>me</sup> de Kérouel portant son enfant, escortée par les deux Italiens, gravir le sentier de la montagne sur lequel donne la grande fenêtre. Après qu'ils ont disparu, Duclos se relève en s'écriant.) Non! non! c'est impossible! non, Marie ne peut me tromper!... Maublanc sera parti de son côté pour aller au devant des princes dont le retour est prochain... Je retrouverai M<sup>me</sup> de Kérouel, et son premier regard me dira que mes soupçons étaient injustes.

## SCÈNE XI.

## DUCLOS, MAUBLANC.

MAUBLANC, entrant vivement.

Tout est prêt, venez, madame.

DUCLOS.

Maublanc!

MAUBLANC, interdit.

Lui!

DUCLOS.

Elle est ici!... (Il court dans la chambre à droite et en sort presque aussitôt.) Personne!

MAUBLANC, à part.

Partie!

DUCLOS.

M<sup>me</sup> de Kérouel... où est-elle?... répondez.

MAUBLANC.

Mais... je l'ignore.

DUCLOS.

Vous mentez !

MAUBLANC.

Duclos !

DUCLOS.

Vous mentez ! elle est ici... avec vous... elle, votre maîtresse... oui... votre présence ne me laisse aucun doute, et cependant je suis venu, parce que je refusais de croire à une aussi basse trahison... Voilà ce que vous pouvez lui dire ! (*Il fait quelques pas comme pour sortir.*)

MAUBLANC, à lui-même. Il part !

DUCLOS.

Je croyais, dans ma colère, que je vous aurais tué sous ses yeux.

MAUBLANC. Monsieur !...

DUCLOS.

Mais vous pouvez lui dire encore que je la méprise trop pour me venger sur vous.

MAUBLANC.

Votre raison s'égaré... Je ne suis venu ici que pour assurer le triomphe de notre cause.

DUCLOS.

Par des moyens dignes de vous ! Allez ! après avoir trahi l'amitié, allez guider l'épée de Wellington et de Blucher toute fumante de sang de la patrie... Mais que chaque goutte qui en rejaillira sur vous, soit une honte et une flétrissure...

MAUBLANC.

La honte et la flétrissure sont pour les insensés qui ont fait crouler sur notre pays le poids de l'Europe en armes. Je gémis de nos défaites autant et plus que vous, peut-être... mais c'est un mal passager qu'effacera bientôt le bonheur de la France.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, PAYSANS, ils accourent armés de faux et de fusils.

LES PAYSANS.

Aux Cosaques ! aux Cosaques ! défendons-nous !

MAUBLANC.

Ne tentez pas une résistance inutile... il faut vous rendre.

LES PAYANS.

Jamais!

MAUBLANC.

Insensés! vous voulez donc faire égorger vos femmes et vos enfans. Puissé-je du moins vous être utile auprès de ceux que vous allez essayer en vain de combattre... *(Il sort.)*

LES PAYSANS.

Aux Cosaques! aux Cosaques!

DUCLOS.

Un fusil... *(Il prend celui d'un paysan.)* Je me mets à votre tête... marchons, mes amis; en présence de l'invasion, tous les partis doivent se réunir et n'avoir qu'un seul cri : Vive la France!

TOUS.

Vive la France!...

Quelques paysans restent embusqués près de la fenêtre, les autres suivent Duclos qui gravit la montagne et fait feu sur les Cosaques que l'on voit apparaître.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

### TROISIÈME TABLEAU.

Un quai de Paris. — A gauche, une boutique de marchand de vins.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAVIEN, puis LÉONCE.

Au lever du rideau, quelques passans vont et viennent. Flavien semble guetter quelqu'un au dehors.

FLAVIEN.

Je ne les vois pas arriver... et voilà plus de deux heures que je me tiens ici en faction...



LÉONCE, *entrant, à part.*

Le voilà! je l'aurais parié! Encore sur cette place qu'il ne quitte plus... (*Lui frappant doucement sur l'épaule.*) Flavien!

FLAVIEN.

Ah! c'est toi, Léonce?

LÉONCE.

Je te trouverai donc toujours ici?

FLAVIEN.

Cette promenade me plaît.

LÉONCE.

Voyons, Flavien, écoute-moi...

FLAVIEN.

Tu vas encore me faire de la morale.

LÉONCE.

Tu en as bien besoin?

FLAVIEN.

M. Lacourrière peut se vanter d'avoir en toi un fils bien raisonnable et bien raisonneur.

LÉONCE.

Au collège, nous nous sommes liés d'amitié comme mon père et le tien, M. de Maublane, l'étaient depuis leur jeunesse, et mon affection me permet de te donner des conseils.

FLAVIEN.

Qu'y a-t-il donc à me reprocher?

LÉONCE.

Eh quoi! Flavien, lorsque tu passes ta vie à guetter sur une place publique la venue de je ne sais quelle troupe de saltimbanques, et à te faire le poursuivant d'une Colombine de carrefour...

FLAVIEN.

Oh! si tu la connaissais...

LÉONCE.

Tu vas me dire qu'elle est jolie, n'est-ce pas? mais sa naissance... mais son éducation...

FLAVIEN.

Eh! que me fait son éducation? elle a seize ans tout

au plus, une figure adorable... un peu pâle, il est vrai, un peu triste... mais je me charge de l'égayer.

LÉONCE.

Je n'exige pas de toi un rigorisme au-dessus de ton âge et du mien; mais il y a des convenances à observer. Et puis...

FLAVIEN.

Bah! laisse là ton sermon qui ne vaut pas un sourire d'Eglantine!... Eglantine! joli nom, n'est-ce pas? J'étais d'abord assez embarrassé pour fixer mon choix... car sa camarade Paillette est charmante aussi... Mais enfin, je me suis décidé, j'ai jeté le mouchoir!

LÉONCE.

Si ce n'est pas là le comble de la déraison!

FLAVIEN.

Attends encore quelques instans; elles vont venir en compagnie de leurs patrons, les sieurs Rata et Malagutti, et tu m'en diras des nouvelles!

LÉONCE.

Mais tu oublies, Flavien, que tu dois épouser ma sœur.

FLAVIEN.

Pour faire un bon mari, il faut avoir été quelque peu mauvais sujet...

LÉONCE.

Mon père, je ne sais comment, est averti de ton inconduite. Je suis venu pour te prévenir qu'il doit aller voir ce matin un de ses amis qui demeure de ce côté, et qu'il va se convaincre en te voyant ici...

FLAVIEN.

Diable!... (*A part.*) Les mercuriales paternelles me suffisent! Privons-nous de celles du beau-père!

LÉONCE.

Justement, le voici!

FLAVIEN.

Bien du plaisir alors! Je reviendrai... (*Gaiement.*) dans des temps plus heureux... (*Il disparaît.*)

LÉONCE.

Qui donc est avec mon père?...

## SCÈNE II.

DUCLOS, LACOURIÈRE, LÉONCE.

LACOURIÈRE.

Oui, mon cher Duclos, j'allais chez toi, quand je t'ai rencontré... Ah! Léonce!... Eh bien! es-tu vu Flavien?

LÉONCE.

Oui, mon père.

LACOURIÈRE.

Alors ce qu'on m'a dit...

LÉONCE.

Rassurez-vous, pourtant, Flavien est un étourdi; mais je lui ai toujours connu de nobles sentimens.

LACOURIÈRE.

Et puis, c'est un beau mariage pour la sœur. Mon cher Duclos, voilà mon fils que je te présente.

DUCLOS, *mélancoliquement*.

Tu es heureux d'être père.

LACOURIÈRE.

Ah! oui, car j'ai là un brave et excellent garçon qui ne me donne que du contentement. Bientôt je vais établir ma fille, et, l'un de ces jours, je trouverai pour ce jeune homme quelque riche parti.

LÉONCE.

Qu'importe la fortune, mon père. J'ai toujours obéi à toutes vos volontés; mais quand nous en serons là, je vous demanderai de me laisser choisir ma femme.

LACOURIÈRE.

Et tu pourras la prendre parmi les plus riches héritières. Maintenant, occupe-toi de l'opération dont j'ai parlé, et, dans une heure, tu viendras me trouver à l'hôtel.

LÉONCE.

Oui, mon père. Monsieur... (*Il salue Duclos et sort.*)

## SCÈNE III.

DUCLOS, LACOURIÈRE.

LACOURIÈRE.

Ah! ça, parlons de toi, mon cher Duclos... de toi,

que j'avais quitté jadis dans un assez bon état de fortune, et que j'ai retrouvé côtoyant presque la misère.

DUCLOS.

Mais je ne t'ai pas instruit de ma position.

LACOURIÈRE.

N'espère pas me la cacher à l'ombre d'une fierté mal entendue... Ce n'est pas d'ailleurs avec un ami de vingt ans...

DUCLOS.

Je t'assure...

LACOURIÈRE.

Oh! tu ne parviendras pas à me tromper... Tu es pauvre, Duclos! très-pauvre, même! Et puisque tu l'es ruiné au service des Bourbons, c'est bien le moins qu'ils te viennent en aide à leur tour, en te donnant un emploi honorable.

DUCLOS.

Je n'aime pas à demander...

LACOURIÈRE.

Tu ne ferais que réclamer le paiement d'une dette... Au surplus, moi, qui ne partage pas les scrupules, j'ai demandé pour toi.

DUCLOS.

Tu aurais...

LACOURIÈRE.

J'ai fait valoir tes titres à la munificence royale, et on m'a paru parfaitement disposé en ta faveur.

DUCLOS.

Et tu veux que je me décide à passer par les dégoûts des attentes d'antichambre! tu veux que j'aille me joindre à la tourbe avide et importune de tous ces quêteurs de places!... Laissons ce triste courage à ces modernes marquis de Carabas que la muse de Béranger sustigea, naguère, de sa verve satirique.

LACOURIÈRE.

Ceux qui te connaissent, mon ami, ne te confondront pas avec ces gens-là!

DUCLOS.

Je l'espère bien, mais tu aurais dû me consulter.

LACOURIÈRE.

Tôt ou tard, on finirait par connaître tes embarras, et toi, qui as tant fait pour la monarchie, tu servirais de prétexte aux déclamations de ses détracteurs qui ne manqueraient pas de crier à l'ingratitude... Tu iras donc voir le ministre?

DUCLOS.

Puisque tu m'y forces.

LACOURIÈRE.

Il t'attend demain.

DUCLOS, avec effort.

Je me soumettrai!

LACOURIÈRE.

D'ailleurs, il est bon que tu sois occupé, le travail te fera oublier les chagrins.

DUCLOS.

Mon ami... il en est qui ne s'oublie pas.

LACOURIÈRE.

Allons donc! après dix ans! L'infidélité d'une femme ne doit pas toute la vie...

DUCLOS.

Oh! c'est que je l'aimais tant!

LACOURIÈRE.

Eh! mon Dieu! qui te dit qu'elle n'ait pas souffert autant que toi... plus, peut-être!... J'ai su, dernièrement, que, pendant plusieurs années, elle avait vécu, solitaire, à Paris, dans un quartier retiré, d'où elle ne sortait presque jamais.

DUCLOS.

Oui... elle se trouvait malheureuse de l'abandon de Maubiane, c'est lui qu'elle pleurait. Un jour, je l'ai rencontrée... à ma vue, elle est restée comme enchaînée par la stupeur... pâle et tremblante, elle m'a regardée... un instant j'ai été sur le point de m'élançer près d'elle... mais la mémoire m'est revenue... et j'ai passé outre!

LACOURIÈRE.

C'est du courage!

DUCLOS.

Oh ! oui... car j'ai senti, à mon trouble, que je l'aimais encore !

LACOURIÈRE.

Peut-être que si tu l'eusses revue une seconde fois...

DUCLOS.

Je ne devais plus la revoir ! A quelque temps de là... ô souvenir affreux ! je me trouvais sur le quai du Marché-Neuf... La foule encombrant l'entrée de ce funèbre monument qu'on appelle la Morgue... on parlait d'une jeune femme dont le corps venait d'être retiré de la Seine... Je n'avais entendu que cela, et tout mon sang s'était glacé ! Il me sembla qu'un cri avait traversé l'air, et que le nom de M<sup>me</sup> de Kérouel retentissait dans mon cœur. Je perce la foule... j'entre... je regarde en frissonnant... c'était elle !... elle que j'avais tant aimée !... elle... la seule poésie de ma jeunesse ! je la retrouvais là... froide et inanimée... étendue sur une dalle humide... Des larmes brûlantes tombèrent de mes yeux... pauvre femme ! Oh ! si j'avais pu la rappeler à la vie, j'aurais pardonné, car, dans ce moment, je sentis là comme un remords qui me criait que j'avais été cruel. Mon âme était aussi navrée que le jour où Maublanc vint m'annoncer la mort de ma pauvre petite fille ! Oh ! ce Maublanc ! son nom se rattache au souvenir de tous mes malheurs !...

On entend au dehors le bruit d'une trompette.

LACOURIÈRE.

Ah ! ah ! ce sont les jongleurs que Flavien attendait ici.

DUCLOS.

Je me retire... tout ce qui ressemble à la joie augmente l'amertume de mes pensées.

LACOURIÈRE.

Souviens-toi que j'emporte ta promesse d'aller demain au ministère.

DUCLOS.

Dès que j'ai promis...

LACOURIÈRE.

Au revoir donc!

DUCLOS,

Au revoir !...

Ils se retirent au moment où la foule arrive entourant les saltimbanques.

SCÈNE IV.

MALAGUTTI, PAILLETTE, LA FOULE, puis RATA,  
ensuite FLAVIEN.

Malagutti habillé en Paillasse bat la caisse. — Un homme portant une table d'escamoteur la dresse au milieu du théâtre et y dépose une boîte contenant les gobelets.

MALAGUTTI, quand la foule s'est épaissie.

Allons, M<sup>lle</sup> Paillette, souhaitez le bonjour à l'aimable société, et faites ranger le monde... (*Paillette, vêtue d'un gracieux costume de saltimbanque, écarte la foule. Malagutti tire de sa poche une petite figurine de bois et la place sur la table.*) Attention, M. Jean Bonhomme, garde à vous! la tête haute, le regard à quinze pas et le petit doigt sur la couture de la culotte! très-bien!... je suis content de vous. Tel que vous le voyez, messieurs et mesdames, M. Jean Bonhomme est très-libertin... et si je vous racontais ses crayanes...

RATA, il entre et parcourt le cercle de l'auditoire en faisant le moulinet avec un bâton. — Costume d'escamoteur, pantalon de cavalerie, veste turque, bandeau de cuivre au front avec une aigrette, sac à la malice.

Assez, Paillasse!... Il y a ici des oreilles candides, et les aventures de M. Jean Bonhomme vous conduiraient à dire des énormités.

MALAGUTTI.

Mais...

RATA.

Silence, l'ami.

MALAGUTTI.

Je me tais, la croûte!

RATA.

Pourquoi m'appelles-tu la croûte?

MALAGUTTI.

Vous m'appelez bien la mie.

RATA.

Butor!... *(Il lui donne un soufflet.)*

MALAGUTTI.

Un soufflet!... oh! oh! ça aura des suites!

RATA.

Des suites?

MALAGUTTI.

Oui, une fluxion!

RATA.

Ça regarde le vétérinaire.

MALAGUTTI.

Je me passerai de son service.

RATA.

Et moi, je te prends au mien si tu as de l'esprit.

MALAGUTTI.

J'en trouve toujours au fond de toutes les bouteilles.

RATA.

La peste d'ivrogne!

MALAGUTTI.

Vous qui êtes si malin, pourriez-vous me dire quelle différence il y a entre un imbécile et vous?

RATA.

Insolent!... *(Il lui donne un soufflet. Pendant cette parade, Paillette prépare les gobelets, dépose au pied de la table la boîte qui les contenait et va s'y asseoir. Rata se place devant la table et s'adressant à la foule.)* Messieurs et mesdames, c'est trop nous occuper des bêtises de mon ami Paillasse; et nous passerons, si vous le permettez, à des exercices qui pourront vous divertir plus agréablement!... Mais, mon ami Paillasse, vous savez que le travail m'altère, allez me chercher un verre de vin... *(Malagutti entre dans la boutique du marchand de vin.)* Messieurs et mesdames, voici des gobelets... le premier passe, le deuxième contre passe, le troisième invisible! Je prends une bouc... voyez, mon sac est



vide... *(Il le retourne.)* Sous ce gobelet, rien... *(Il le montre.)* sous celui-ci, rien ; sous le troisième, rien. Eh bien ! messieurs, attention ! je vais introduire cette boule dans le premier gobelet...

Il l'escamote en soignant de la jeter en l'air, puis ayant touché de sa baguette le premier gobelet, il le soulève, la boule s'y trouve.

UN OUVRIER, s'avancant.

Mais faites-la donc passer sous le gobelet du milieu.

RATA.

De quoi vous mêlez-vous?... allez vous rafraîchir... *(Il parle à la foule. Pendant ce temps l'ouvrier boit le verre de vin que Malagutti a déposé sur la table. Rata se retourne et l'aperçoit.)* Dites donc, ce n'est pas poli ce que vous faites-là, je vous disais de vous rafraîchir, mais c'est chez le marchand de vin qu'il falloit aller. Jeune homme, restituez-moi mon verre de vin. Vous ne voulez pas... *(À la foule.)* Eh bien ! je vais mettre en perce le front de monsieur, qui a eu celui de subtiliser mon rafraîchissement ! Qui est-ce qui me prête un vilebrequin, une sonde de gabelou, ou une alène de cordonnier... *(Un individu lui offre une alène.)* Voilà monsieur qui a une forte alène et qui veut bien me la confier... *(Il la prend.)* Merci ! je n'en abuserai pas... attention... *(Il introduit l'alène dans le front de l'ouvrier.)* La honde est faite !... *(Il y applique son pouce. — À Malagutti.)* Vite, un verre et un entonnoir !

MALAGUTTI, revenant avec un entonnoir qu'il a pris chez le marchand de vin.

L'entonnoir demandé !

RATA, posant l'entonnoir contre le front de l'ouvrier.

Je vais faire sortir de la tête de monsieur tout l'esprit qu'elle contient. Pompez Paillassé... *(Malagutti prend à deux mains un des bras de l'ouvrier et exécute la manœuvre d'une pompe. — Le vin tombe de l'entonnoir dans le verre que tient Rata, et cesse de couler quand Malagutti arrête le jeu de pompe pour boire le vin dont le verre s'est rempli.)* Pompez donc, Paillassé !... *(Malagutti re-*

commence à pomper, le vin coule de nouveau.) Il en sort encore... dites donc, jeune homme, vous en aviez déjà bu... (*Rata vide le second verre.*) Un instant, jeune homme... (*Il retient l'ouvrier qui veut s'en aller.*) Montrez-moi votre bouche... (*Rata lui pose un cadenas.*) Quand vous voudrez boire du vin!... vous enverrez chercher le serrurier... (*A la foule.*) Mais tout ce que je vous ai offert jusqu'ici, messieurs et mesdames, ce n'est que de la graine de niais!... si je voulais me donner la peine d'exécuter un tour digne de vous, je vous en ferais un qui n'a pas son pareil dans les quatre parties du monde et autres départemens!...

MALAGUTTI.

Même en Picardie.

RATA.

Eh bien! messieurs et mesdames, je me piquerai d'honneur, et vous assisterez à ce tour merveilleux, extraordinaire, incroyable, et même surprenant... à ce tour que je vous désignerai sous le nom simple et naïf du *Cornichon enchanté*.

TOUS.

Le cornichon enchanté!

RATA.

Mais en attendant que je vous l'exécute, il est bon que vous sachiez, messieurs et mesdames, que vous n'avez pas affaire à d'obscurs acrobates comme vous en voyez journellement dans toutes les classes de la société! Mon aïeul Paillasse et moi nous avons étudié la magie blanche.

MALAGUTTI.

La magie noire.

RATA.

La sorcellerie.

MALAGUTTI.

L'astronomie.

RATA.

La chimie.

MALAGUTTI.

La chirurgie.

RATA.

Et la cartomancie!... Notre illustre et immortel professeur, mort depuis dix ans, est le savant Torquato-Bourika-Platini... dont, je le suppose, vous avez entendu parler! car je ne suis pas français, messieurs et mesdames, non, non, non, je suis Italien. Italien, Italiano!

MALAGUTTI.

Italien! Italiano!

RATA.

Je ne crains pas la police, messieurs et mesdames, je suis médaillé, breveté de son excellence M. le préfet... (Il dépose un parchemin sur la table.) Et mes tours m'ont déjà valu l'honneur de l'exposition.

MALAGUTTI.

Oui, nous avons été à l'exposition.

RATA.

Si je travaille sur cette place, ce n'est pas dans le vil désir de gagner de l'argent... c'est pour être utile et agréable à tout un chacun! Il me serait aisé de vous convoquer tous dans mes riches appartemens de la rue Taitbout, n° 14, mais pour ne pas humilier les personnes de condition, c'est-à-dire les personnes en service, je donne tous les jours des consultations savantes de deux à quatre heures, chez le marchand de vin du coin.

MALAGUTTI.

Au débit de consolation.

RATA.

Mes honorables confrères, dont je ne veux pas dire de mal...

MALAGUTTI.

Mais qui sont des imbéciles et des crétins.

RATA, lui donnant un soufflet.

Silence, Pailasse! mes honorables confrères, dis-je, ne vous présenteraient pas la moitié des merveilles que nous allons soumettre à l'appréciation des véritables connaisseurs! Pour aujourd'hui, comme nous sommes attendus à dîner chez M. l'ambassadeur de Perse...

MALAGUTTI.

Paul Niquet.

NATA.

Silence, Paillasse... (*Coup de pied.*) Je ne vous en citerai qu'une seule... une seule merveille que tout l'or du Pérou ne pourrait payer, et que nous vous donnerons cependant gratis... (*Mouvement de satisfaction dans la foule.*) ou plutôt, toujours dans la crainte de vous offenser, nous consentirons à recevoir la bagatelle de deux sous! deux sous pour messieurs les bourgeois! deux sous pour messieurs les militaires, deux sous pour messieurs les enfans et deux sous pour messieurs les maçons.

MALAGUTTI.

Deux sous pour messieurs les Limousins.

NATA.

Silence, Paillasse!... (*Coup de pied.*) Mais, direz-vous, quelle est donc cette merveille?... (*Il prend une petite fiole dans la boîte sur laquelle était assise Paillette qui vient de se lever.*) La voici, messieurs et mesdames! c'est l'élixir des centenaires! avec cet élixir, fut-on plus vieux qu'Hérode, et même que les tours de Notre-Dame, on paraît toujours jeune et charmant... (*Mouvement de curiosité dans la foule.*) Vous voyez cette jeune fille... approchez, M<sup>lle</sup> Paillette... (*A la foule.*) Regardez-la bien... et dites quel âge vous lui supposez... de seize à dix-sept, n'est-ce pas? Eh bien!... elle a cent cinquante ans!... (*Mouvement de surprise et d'admiration dans la foule.*) Voyez si on s'en douterait... c'est notre élixir des centenaires qui a fait ce miracle, et malgré son grand âge, messieurs et mesdames, cette jeune personne ne travaille pas seule... elle travaille avec un crocodile!... Allez, M<sup>lle</sup> Paillette, distribuez des fioles aux personnes qui en désirent... c'est-à-dire à tout le monde!... (*Paillette prend la boîte où sont les fioles et en fait le débit.*) Après la distribution, nous verrons à vous exécuter d'autres tours de gobelets comme vous pourrez vous contenter de n'en avoir jamais vus... même à la Chambre députés! — Allez, la musique!

Malagutti fait aller la grosse caisse pendant que Paillette s'acquitte de son emploi.

FLAVIEN, *perçant la foule et mettant une pièce d'argent dans le plateau de Paillette, bas.*

Tenez, petite. Pourquoi Églantine n'est-elle pas ici?

PAILLETTE.

Que vous importe!... (*Elle lui tourne le dos.*)

RATA.

La séance est levée.

FLAVIEN, *à part.*

Allons, je ne verrai Églantine que demain.

UN BADAUD, *s'avançant.*

Monsieur...

RATA.

Plait-il?

LE BADAUD.

Et le tour que vous avez promis?

RATA.

Quel tour?

LE BADAUD.

Le tour du cornichon enchanté...

*La foule se rapproche.*

RATA.

C'est juste, monsieur. Eh bien! êtes-vous content et satisfait des tours que j'ai eu l'honneur d'exécuter devant vous?

LE BADAUD. Oui, monsieur, je suis ravi.

RATA.

Eh bien! monsieur, le tour est fait, vous êtes le cornichon enchanté...

*Rire général. La foule sort à droite et à gauche.*

SCÈNE V.

PAILLETTE, RATA, MALAGUTTI.

RATA.

Enfoncés les jobards!

MALAGUTTI.

Ça n'en irait pas plus mal, si tu étais moins prodigue de tes soufflets.

RATA.

Ne vas-tu pas faire le douillet ! il faut bien gagner sa misérable vie !

MALAGUTTI.

En m'assommant, n'est-ce pas ?

RATA, *comptant la recette.*

Diavolo ! c'est maigre !

MALAGUTTI.

Pourtant les cinq francs de l'amoureux d'Églantine.

RATA.

Il y a une bonne bille à jouer avec ce particulier-là !

MALAGUTTI.

Oui, mais cette mijaurée qui n'est bonne à rien... nous fait un tort en refusant de se montrer aux simples...

Il range la grosse caisse contre le mur du marchand de vin.

RATA.

Paillette, tu pourras dire à Églantine que nous aurons à causer.

PAILLETTE.

Auriez-vous l'indignité de la frapper encore ?

RATA.

Je n'aime pas les raisonneuses ; là-dessus, garde la boutique pendant que Malagutti et moi nous allons chez le marchand de vin.

MALAGUTTI.

Pincer le litre à seize et la portion de gras double... ils entrent chez le marchand de vin, emportant avec eux une partie de leurs accessoires.

SCÈNE VI.

PAILLETTE, puis ÉGLANTINE.

PAILLETTE.

Oh ! les vilains hommes ! comme je les déteste !... (*Églantine vient par le fond à droite. Son costume est analogue à celui de Paillette.*) Ah ! te voilà, Églantine ! si tu savais comme ils sont en colère de ton absence !

ÉGLANTINE.

Mon parti est pris : j'aime mieux être leur servante ou logis que de les suivre sur cette place. Il y vient tous

les jours, est insolent jeune homme qui croit faire de moi sa maîtresse.

PAILLETTE.

Il est encore venu aujourd'hui.

ÉGLANTINE.

Ne suis-je pas assez malheureuse déjà de me voir dans la dépendance de ces deux misérables ?

PAILLETTE.

Tu doutes toujours que tu sois la nièce de Rata ?

ÉGLANTINE.

Sa nièce... moi ! Oh ! je n'en crois rien, Paillette. Quelquefois j'ai comme un vague souvenir... Oui, quand je remonte à mes premières années, il me semble... c'est un rêve... un rêve, hélas ! déjà bien loin... déjà bien effacé... mais j'en suis sûre, ces hommes-là m'ont volée à mes parens.

PAILLETTE.

Ils sont capables de tout !

ÉGLANTINE.

Il y a longtemps que j'aurais foi, si ce n'était à cause de toi, qui es si bonne. Après avoir vu qu'ils n'obtenaient rien de moi par la menace, c'est en te battant sous mes yeux, qu'ils me forcent à leur obéir. Pauvre Paillette !

PAILLETTE.

Ah ! bah ! n'y fais pas attention, quand ils me battent, c'est toujours ça de sauvé pour toi. Et j'en suis presque contente.

ÉGLANTINE.

Oh ! je t'aime bien.

PAILLETTE.

Et moi donc ?

ÉGLANTINE.

Ma seule amie, ma sœur !

PAILLETTE.

Toi si délicate, plus souvent que je te laisserais maltraiter par ces brutaux. Depuis que tu t'es mise à étudier secrètement dans de beaux livres, je me figure que tu te laisses aller involontairement aux instincts d'une origine distinguée.

ÉGLANTINE.

Non, je n'appartiens pas à de pareils monstres.

PAILLETTE.

D'ailleurs, cette aventure étrange que tu m'as racontée un jour...

ÉGLANTINE.

Oh ! oui, bien étrange, en effet.

PAILLETTE.

En réunissant d'autres indices que le hasard peut-être nous fournira.

ÉGLANTINE.

Dieu le permettra-t-il ?

PAILLETTE, *mystérieusement.*

J'ai une révélation à te faire...

ÉGLANTINE.

Toi ?

PAILLETTE.

Ce matin j'ai trouvé dans un coin du logis un papier, une enveloppe soigneusement cachetée... aucune suscription... cela m'a paru étrange.

ÉGLANTINE.

En effet !...

PAILLETTE.

La curiosité s'est emparée de moi... j'ai pensé que ce papier mystérieux pouvait avoir quelque rapport avec ton passé... j'ai voulu briser le cachet... mais la crainte d'exciter la colère de Rata...

ÉGLANTINE,

Ce papier, où est-il ?

PAILLETTE, *le lui donnant.*

Le voici !

ÉGLANTINE.

Comme toi, Paillette, j'ai peur... mais, n'importe !... ce cachet, je le briserai...

Rata et Malagutti sortant du cabaret sont venus à pas de loup derrière les jeunes filles qu'ils ont écoutées. Rata s'empare violemment du papier que Paillette vient de remettre à Églantine et que celle-ci se disposait à ouvrir.



## SCÈNE VII.

LES MÊMES, RATA, MALAGUTTI, puis LÉONCE.

RATA.

Tu es bien curieuse!

ÉGLANTINE.

Ce papier... rendez-le-moi... je le veux!...

RATA.

Ah! oui-dà... mademoiselle veut...

Il lui serre le bras,

PAILLETTE.

Vous lui faites mal!

MALAGUTTI.

Voyons, pas de violence sur la voie publique.

RATA.

Pour qu'elle n'y revienne pas, il faut la punir une bonne fois. Allons, à genoux! demande-moi pardon!

ÉGLANTINE.

Non! non!... *(Elle pousse un cri de douleur.)* Ah!

PAILLETTE.

Au secours! quelqu'un!... *(À Léonce qui entre.)* Monsieur! je vous en supplie, défendez-la!

LÉONCE.

Misérable!...

Il repousse Rata loin d'Églantine que vient embrasser Paillette.

RATA.

De quoi se mêle monsieur?

MALAGUTTI, s'avançant de l'autre côté sur Léonce.

Oui, au fait... ça ne vous regarde pas.

LÉONCE.

C'est possible! mais je saurai bien vous empêcher de frapper cette jeune fille.

RATA.

Vous!... c'est ce que nous allons voir!

MALAGUTTI, sur qui Léonce a levé sa canne et qui s'est dérobé prudemment jusqu'au fond du théâtre, accourt près de Rata. Prends garde! un agent de la rousse!

LES MÊMES, UN AGENT DE POLICE.

L'AGENT. Une rixe!

RATA. Je demande la parole.

L'AGENT. Allons, filez, ou je vous flanque au violon...

M'avez-vous entendu?

RATA. Ça suffit! autorité, on s'en va!...

Il prend sa table d'escamoteur et Malagutti la caisse déposée contre la boutique du marchand de vin.

ÉGLANTINE, *bas à Léonce.*

Merci, monsieur... merci, pour la protection que vous m'avez donnée.

PAILLETTE, *à part.* Ça a l'air d'un bon jeune homme!

L'AGENT. Allons! allons!

RATA, *avec Malagutti portant son bagage, vient derrière Léonce et l'agent de police jusqu'auprès d'Eglantine.*

Viens, ma biche!

MALAGUTTI, *faisant passer Églantine et Paillette devant eux.* Allons!

ÉGLANTINE, *à part.* Mon Dieu! prenez pitié de moi!

L'AGENT. Dépêchons!

RATA, *fermant la marche se retourne près de sortir et dit à l'agent de police en haussant les épaules.*

Ne faites donc pas le malin...

SCÈNE IX.

LÉONCE, *seul.*

Si jeune et si jolie! combien elle est à plaindre! Maltraitée par ces deux hommes... et menacée de l'amour de Flavien!... Oh! je veillerai sur elle!... (*Il s'éloigne.*)

## QUATRIÈME TABLEAU.

Le cabinet de M. de Maublanc au ministère.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAUBLANC, LACOURIÈRE, *entrant ensemble.*

MAUBLANC, *s'asseyant à son bureau, à gauche.*

Oui, mon cher M. Lacourière, c'est par considération

pour vous, pour le négociant honorable dont mon fils doit un jour épouser la fille, que le ministre consent à écouter, par mon entremise, les exigences, de M. Duclos.

LACOURIÈRE, *assis de l'autre côté du bureau.*

Mais je vous l'ai dit, M. de Maublanc, Duclos ne demande rien, absolument rien. C'est moi qui...

MAUBLANC.

Nous connaissons cela; les gens qui ne demandent rien sont toujours prêts à tout accepter.

LACOURIÈRE.

Vous oubliez de quel homme vous parlez. C'est son désintéressement, son dévouement à ses convictions et à ses amis, les sacrifices de tout genre qu'il a faits qui l'on réduit au dénuement où il se trouve.

MAUBLANC.

Ah! bah! il est ruiné! Entre nous, ce Duclos était un homme sans ordre, un fou qui jetait son argent à la tête du premier venu... Enfin, qu'il se présente. Nous tâcherons de faire quelque chose pour lui, et s'il est raisonnable... *(Un huissier vient remettre une carte de visite à Maublanc.)* Tenez, c'est justement M. Duclos qui me fait remettre sa carte...

LACOURIÈRE.

Je me retire... Rappelez-vous qu'il fut votre ami,

MAUBLANC.

Le même intérêt nous a quelque temps réunis, il est vrai... mais sa conduite pendant la campagne des alliés en France...

LACOURIÈRE.

Excusez un excès de sentiment patriotique.

MAUBLANC.

Bien ne peut excuser les coups de fusil qu'il a tirés.

LACOURIÈRE.

Contre les Cosaques.

MAUBLANC.

Contre les alliés du roi... *(A l'huissier.)* Faites entrer...

L'huissier sort.

LACOURIÈRE.

Je vous laisse ; plus tard, nous reparlerons de nos projets d'alliance et des avantages que je compte faire à ma fille. Adieu, M. de Maublanc ; je vous recommande encore le pauvre Duclos.

MAUBLANC.

C'est bien ! c'est bien !

LACOURIÈRE.

Ne vous offensez pas de son étonnement quand il va se trouver vis-à-vis de vous ; car il croit venir parler au ministre.

MAUBLANC.

Cela suffit.

LACOURIÈRE.

Adieu...

Il rencontre Duclos dans l'antichambre et lui donne une poignée de main.

SCÈNE II.

MAUBLANC, DUCLOS.

L'huissier se retire après avoir introduit Duclos. Celui-ci s'avance et salue Maublanc qu'il reconnaît.

DUCLÓS, reculant d'étonnement.

M. de Maublanc!...

MAUBLANC.

Que le ministre, absent de son hôtel pour le service de sa majesté, a chargé de vous recevoir.

DUCLÓS.

M. de Maublanc.

MAUBLANC, lui montrant un fauteuil.

Le ministre, monsieur, n'ignore pas les titres que vous pouvez avoir à sa bienveillance. Il me charge de vous en assurer. Me permettez-vous d'ajouter en mon nom que je suis heureux d'être vis-à-vis de vous l'intermédiaire de ses bonnes grâces ?

DUCLÓS, à part, s'asseyant.

L'hypocrite.

MAUBLANC.

Malheureusement, par le temps qui court, les plus

beutes influences viennent souvent échouer contre l'exiguité des ressources que nous laisse l'avidité de certains solliciteurs!

DUCLOS.

Je n'ignore pas, monsieur, que les antichambres ministérielles sont assiégées par une nuée d'intrigans dont les incontestables dévouemens datent du lendemain de la victoire. Vous savez que je ne suis pas de ceux-là; ma fortune, ma liberté, ma vie, ont toujours été, sans marchander, au service de mes opinions. Aujourd'hui, je ne viens pas réclamer une récompense. Je l'avais peut-être méritée, mais d'autres l'ont obtenue. Je me rends à l'invitation du ministre qui a désiré, M. Lacourière me l'a dit, utiliser ce qui me reste d'énergie et d'intelligence. Malheureusement, ainsi que vous l'avez judicieusement remarqué, l'avidité de certains solliciteurs a paralysé d'avance les bonnes intentions du gouvernement. Veuillez donc vous charger, monsieur, de présenter à son excellence mes remerciemens et mes très-humbles excuses pour la démarche inconsiderée que mes amis m'ont fait entreprendre...

Il se dispose à sortir.

MAUBLANC.

Je vous en prie, monsieur, veuillez vous asseoir... (*Duclos s'assied près du bureau de Maublanc.*) Je me suis sans doute fait mal comprendre. C'est une place qu'il s'agit de vous donner? Avez-vous jamais été dans l'administration?

DUCLOS.

Non, monsieur, vous le savez bien.

MAUBLANC.

Tant pis. Nous avons dans les fonctions publiques une hiérarchie qui règle et impose nos choix. Que puis-je faire?

DUCLOS.

Mais peut-être ce qu'on a fait pour vous quand le crédit de votre famille vous a jeté de plein saut dans le fauteuil que vous occupez.

MAUBLANG.

Écoutez-moi, M. Duclos. J'ai su par M. Lacourière, notre ami commun, la fâcheuse position de fortune dans laquelle vous vous trouvez.

DUCLOS,

Passons, monsieur, s'il vous plaît.

MAUBLANG.

Vous n'avez pas à en rougir, vous étiez le maître de dissiper à votre fantaisie et pour vos plaisirs le bien que vous avait laissé monsieur votre père.

DUCLOS.

Pour mes plaisirs, non, monsieur! dites que trop d'amis puisaient dans ma bourse toujours ouverte.

MAUBLANG.

Je sais! je sais. Eh bien! M. Duclos, en attendant que nous puissions vous donner un petit emploi que nous chercherons, je vais vous faire ordonnancer un secours.

DUCLOS.

Un secours? Je ne mendie point, monsieur.

MAUBLANG.

Terme administratif. Ne vous en offendez pas. Voilà un bon de mi te francs, veuillez accepter, je vous en prie.

DUCLOS, lisant le bon.

Sur les fonds secrets de la police!... (*Se levant brusquement.*) Monsieur! votre intention est elle de m'insulter?

MAUBLANG.

Oh! oh! mon cher monsieur, vous le prenez sur un ton...

DUCLOS.

Je le prends comme il faut!... me proposer des fouds de la police.

MAUBLANG.

Pourquoi pas?

DUCLOS.

Insolent!

MAUBLANC.

Je vais vous faire jeter à la porte !

Il se précipite vers le cordon de la sonnette. Duclos lui arrête le bras.

DUCLOS.

Un instant ! tâchez d'être calme comme je le serai. Sans cela tout le monde ici entendra ce que j'ai à vous dire, et je ne crois pas que ça vous rehausse beaucoup dans l'estime de vos subordonnés. Restez calme, vous dis-je, je ne serai pas long. M. de Maublanc, avant de m'offrir des fonds de la police, vous auriez dû vous souvenir que vous ne m'avez pas encore remboursés les dix mille francs que j'ai payés à Bordeaux, pour vous empêcher d'aller habiter la prison pour dettes.

MAUBLANC.

C'est juste, monsieur, je l'avais oublié et je vais...

DUCLOS, le retenant.

Vous avez aussi oublié que j'ai supporté la prison, que j'ai affronté la mort pour ne pas compromettre votre sécurité, et que vous, pour récompense, vous avez indignement trahi l'amitié qui nous unissait. Vous avez oublié votre conduite vis-à-vis de M<sup>me</sup> de Kérouel, cette malheureuse femme morte dans la misère et dans l'abandon. Vous avez oublié notre rencontre, dans ce village de la Champagne où je vous jetai mon mépris au visage.

MAUBLANC.

Monsieur...

DUCLOS.

Vous ne m'en avez pas demandé raison, pourquoi ? parce que vous êtes un homme sans cœur.

MAUBLANC.

C'en est trop !... *(Il sonne violemment. A l'huissier qui paraît.)* Tous les hommes du service.

DUCLOS.

Vous voyez bien que vous n'osez me répondre que par l'entreuse de vos valets ?

Entrent plusieurs garçons de bureau et des domestiques à riche livrée.

MAUBLANC.

Jetez dehors ce misérable!... (*Il sort.*)

DUCLOS.

Infâme!

tous. Sortez! sortez d'ici!...

Les garçons de bureau se précipitent sur Duclos qui s'arme d'une chaise.

DUCLOS.

N'approchez pas, où je tue quelqu'un...

Les garçons reculent.

TOUS.

Sortez! sortez!

DUCLOS.

N'approchez pas!... oui, je sors! et vous n'aurez pas besoin de m'y contraindre... (*Il jette la chaise.*) Je méprise votre maître, votre maître qui m'a jugé digne de devenir un mouchard! Ah! ah! ah! je suis un mouchard!... M. de Maublanc me fait cet honneur!... Je vous plains de porter une aussi vile livrée! Oh! mes vêtements ont touché ceux de cet homme!... je ne les porterai plus... demain je veux qu'à la face de tout Paris mes haillons protestent contre l'ingratitude des hommes... Des haillons! des haillons! en voilà! en voilà!... (*Il met son habit en lambeaux.*) Place! place au mendiant Chodruc-Duclos!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

## ACTE III.

### CINQUIÈME TABLEAU.

Le jardin du Palais-Royal. — La galerie praticable se profile à gauche et tourne au fond parallèlement à la rampe. — Une première rangée d'arbres est plantée dans la longueur, à droite, et une seconde rangée forme à quelque distance les coulisses de ce côté. — Contre la galerie, à gauche, les tables vertes et rondes d'un café. — Sous les arbres, les chaises du jardin.



## SCÈNE PREMIÈRE.

PROMENEURS, LECTEURS DE JOURNAUX, ENFANS avec leurs BONNES, JEUNES SOLDATS, puis la MÈRE DEUX-SOUS et UNE BOUQUETIÈRE.

Au lever du rideau, beaucoup de mouvement et d'animation.  
Des enfans exécutent une ronde pendant que de jeunes soldats font les empressés auprès des bonnes assises sur les bancs de pierre contre les arcades de la galerie faisant place au public.

AIR CONNU.

Il était un' bergère,  
Et ron, ron, ron,  
Petit patapon.  
Il était un' bergère  
Qui avait un chaton.  
Ron, ron,  
Qui avait un chaton.

LA BONNE.

Assez, assez! Augustine, viens faire ton déjeuner...

Les bonnes emmènent les enfans qui disparaissent.

LA MÈRE DEUX-SOUS, à un monsieur assis contre le premier arbre à droite; il occupe quatre chaises: une pour s'asseoir, une pour chacun de ses pieds, et une pour son chapeau.

Vos chaises, monsieur?...

LE MONSIEUR.

Ah! c'est la mère Deux-Sous!... (La payant.) Tenez, voilà ce qui vous revient.

LA MÈRE.

Comment! vous occupez quatre chaises, et vous ne m'en payez qu'une!...

LE MONSIEUR.

Si vous dites un mot, j'en prends encore deux pour mes gants et mon mouchoir.

LA MÈRE, à part.

En v'là une pratique!... (Allant à un autre contre l'arbre du second plan.) Votre chaise, monsieur?...

LE SECOND MONSIEUR, *sans interrompre la lecture de son journal.*

J'ai déjà payé.

LA MÈRE.

Flibustier, va! C'est tout les jours comme ça... *(À une dame assise avec un dandy contre le premier arbre de la rangée du milieu.)* Madame... *(La dame, très-occupée des douceurs que lui conte son dandy, ne fait pas attention à la loueuse de chaises, qui dit à part :)* Celle-là... je connais son numéro... *(Plus haut.)* Madame?...  
 LE DANDY, *impatiente et payant.*

Voilà... et tachez vô de laisser môa tranquille!...

LA MÈRE, *à part.*

C'est un goddem! Jobard, va! si tu savais à qui tu es affaire...

UNE BOUQUETIÈRE.

Fleurissez vos dames...

LE DANDY.

Ah! les beaux roses!... *(Il prend un bouquet et l'offre à la dame.)* Le image à vô...

LA MÈRE, *à part.*

Il la compare à une rose!... merci...

Elle continue sa tournée.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉGLANTINE, puis LÉONCE.

ÉGLANTINE, *paraissant du côté des arbres.*

Paillette ne vient pas! C'est bien ici pourtant que nous sommes convenues de nous retrouver...

LÉONCE, *qui causait depuis quelque instant avec un jeune homme attablé au café, à part.*

C'est bien elle... *(Allant à Églantine.)* Mademoiselle.

ÉGLANTINE.

Ah! M. Léonce...

LÉONCE.

Bien heureux de vous rencontrer!...

ÉGLANTINE.

J'attends ici Paillette, qui cherche une place pour moi dans un magasin.

LÉONCE.

Une place?...

ÉGLANTINE.

Je ne veux pas rester plus longtemps dans la servitude abjecte où je me trouve, avec la perspective d'être livrée à un débauché.

LÉONCE.

Flavien ! cela ne sera pas.

ÉGLANTINE.

Non. Plutôt que de subir cette infamie, je suis décidée à me tuer !

LÉONCE.

Que dites-vous?...

ÉGLANTINE.

Sans famille, sans amis, si ce n'est la pauvre Paillette, qui donc me regretterait ?

LÉONCE.

Et moi, pouvez-vous douter de l'intérêt que je vous porte?... Depuis le jour où j'ai été assez heureux pour vous protéger ; je songe à vous bien souvent.

ÉGLANTINE.

Oui, je sais que vous êtes honnête et bon.

LÉONCE.

Le récit de vos malheurs auxquels je saurai mettre un terme, m'a inspiré une affection sincère, laissez-moi espérer que votre cœur la partagera.

ÉGLANTINE.

M. Léonce, ne cherchez pas à faire naître en moi un autre sentiment que celui de la reconnaissance, votre position dans le monde, votre considération personnelle...

LÉONCE.

Églantine, voulez-vous mettre en moi toute votre confiance?...

ÉGLANTINE, émue.

Monsieur... (Vivement.) On nous écoute...

Un homme à lunettes vertes est venu, en effet, rôder derrière les jeunes gens.

LÉONCE, bas.

Venez, éloignons-nous un peu. Dans votre intérêt comme dans le mien, il faut que je vous parle...  
Il s'éloigne avec elle.

SCÈNE III.

L'HOMME AUX LUNETTES, LES PROMENEURS et  
LES LECTEURS DE JOURNAUX.

L'HOMME AUX LUNETTES.

Des amoureux! ça n'a rien à faire sur mon rapport à M. le préfet de police... (Il va s'asseoir à côté d'un vieux bourgeois qui lit le journal à la première table du café.)  
Eh bien! monsieur, quoi de nous en politique?

LE BOURGEOIS.

Bien des choses, monsieur! et cette année sera des plus remarquables.

L'HOMME.

En vérité!...

LE BOURGEOIS.

Je lis d'abord qu'une troupe d'Osages vient d'arriver à Paris...

L'HOMME.

Oui, je sais.

LE BOURGEOIS.

Il paraît qu'ils viennent de plus de vingt mille lieues, monsieur.

L'HOMME.

Mais dans les affaires politiques?...

LE BOURGEOIS.

Politique étrangère?... (Consultant son journal.) Le roi des Marocains nous envoie une girafe.

L'HOMME.

C'est là votre politique?...

LE BOURGEOIS.

C'est celle du *Constitutionnel*. Cette respectable feuille annonce aussi l'apparition, dans les galeries du Palais-Royal, d'un être bizarre et fantastique... l'homme à la longue barbe, qui se montre ici depuis quelque temps, tout couvert de haillons.

L'HOMME.

Qu'est-ce que vous en pensez?...

LE BOURGEOIS.

Le Constitutionnel va vous l'apprendre... (*Lisant.*) « Ce mystérieux personnage porte, dit-on, sous ses guenilles, un ling' d'une blancheur irréprochable et de la plus grande finesse, sa démarche est fière et hautaine, et toute sa physionomie accuse une origine distinguée... » (*Cessant de lire.*) Monsieur, un de mes amis m'en parlait hier, et je ne voulais pas le croire; selon lui, cet original ne s'affuble ainsi que pour faire une niche au gouvernement.

L'HOMME.

Ah! ah! racontez-moi donc cela?...

Ils se lèvent et causent tout bas en se dirigeant vers les arbres.  
LA BONNE, aux enfans qui reparoissent au fond du jardin.

Non, mes enfans, il ne faut plus jouer, il fait trop chaud, et si vous êtes méchans, voilà Croquemitaine...

Les enfans se sauvent.

LE BOURGEOIS.

C'est lui! c'est l'homme à la longue barbe... (*Mouvement général. Tous les yeux sont fixés sur Chodruc-Duclos qui paraît dans la galerie à gauche, les mains croisées derrière le dos, vêtu de ses haillons classiques. Un des enfans, dans sa fuite, vient se heurter contre lui au moment où il passe de la galerie dans le jardin. Duclos relève l'enfant et le remet à la bonne qui accourt, puis il continue sa promenade en remontant par le jardin vers la galerie du fond.*) Je veux le voir de près... (*Il va sur le passage de Duclos et le regarde en ricanant.*) Eh! eh! eh!... (*Duclos se retourne et lui lance un regard terrible qui le fait reculer. A part.*) Quel regard! il m'a presque fait peur... (*Duclos passe outre.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PAILLETTE, puis DUCLOS.

PAILLETTE, à elle-même.

Je ne vois pas Eglantine! me serais-je donc trompée de galerie?... Ce Palais-Royal... c'est à s'y perdre; at-

tendons, elle ne peut tarder, pourquoi faut il que je n'aie pas une bonne nouvelle à lui apprendre. Cette place que nous espérions, on ne veut plus la lui donner... (*Elle aperçoit Duclos qui redescend entre les deux rangées d'arbres.*) Oh! le pauvre homme, qu'il a l'air malheureux!...

Après qu'il a passé devant elle se dirigeant vers la galerie latérale, Paillette lui met une pièce de monnaie dans les mains croisées derrière le dos.

DUCLOS, qui a relevé la tête fièrement, dit ensuite avec douceur,

Merci, ma chère enfant, vous vous trompez.

PAILLETTE, à part.

Comme il a les mains blanches.

L'HOMME, qui a vu de loin présenter l'aumône, se rapproche et dit à part:

Voilà ce que j'attendais... (*Il ôte ses lunettes.*)

PAILLETTE, à part.

Cherchons Églantine... (*Elle disparaît.*)

L'HOMME, à Duclos qui s'est remis en marche.

Qui êtes-vous?

DUCLOS, tournant la tête.

Et vous?

L'HOMME.

Je suis agent de police.

DUCLOS, passant devant lui.

Je ne vous en fais pas mon compliment.

L'AGENT.

Vous demandez l'aumône?...

DUCLOS.

Vous observez mal : je la refuse.

L'AGENT.

Vous êtes un homme sans aveu.

DUCLOS.

J'ai une profession.

L'AGENT.

Laquelle?...

DUCLOS.

Propriétaire!

L'AGENT.

Propriétaire?...

DUCLOS.

D'une pièce de terre près de Bordeaux; je la laisse inculte, afin que les animaux puissent s'y nourrir, et que les hommes n'en profitent point.

L'AGENT.

Pourquoi ce vêtement déguenillé?

DUCLOS.

Pour faire honte aux ingrats qui se disaient autrefois mes amis.

L'AGENT.

Vous êtes cité devant la police correctionnelle, et aujourd'hui même vous serez condamné!

DUCLOS.

Dans tous les cas, on ne me condamnera pas à porter des bas de soie et des souliers vernis.

Il lui tourne le dos pour continuer sa promenade en remontant vers le fond.

L'AGENT.

Tenez-vous pour averti, aujourd'hui même vous serez mis en prison...

Il disparaît entre les arbres. Duclos, qui s'est arrêté pour entendre ces derniers mots, lève les mains en signe de pitié et se remet en marche.

## SCÈNE V.

## DUCLOS, UN PAUVRE.

LE PAUVRE, qui vient de paraître mendiant devant les tables du café, s'approche de Duclos en le suivant.

La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur... (Levant les yeux sur Duclos qui se retourne.) Tiens! que je suis bête! c'est un confrère... (À Duclos qui s'éloigne.) Mais un instant!

DUCLOS.

Que me voulez-vous?

LE PAUVRE.

Pourquoi venez-vous ici me faire concurrence? Je suis le pauvre du Palais-Royal, autorisé de père en fils

par M. le commissaire de police, et vous n'avez pas le droit de...

DUCLOS, *redescendant.*

Rassurez-vous, je ne demande rien à personne.

LE PAUVRE.

C'est donc vrai ce qu'ils disent, que vous êtes un faux indigent.

DUCLOS.

Je ne suis pas indigent, puisque je vis content de ce que j'ai...

LE PAUVRE.

Et pourtant on raconte que vous avez eu de la fortune. Comment faites-vous pour supporter la misère?... moi qui suis né dans la besace, gueux comme le fut mon père et comme le sera mon fils. Jemaudis tous les jours mon existence, et je chercherais à m'enrichir aussi comme tant d'autres, si ce n'était pas si pénible de travailler.

DUCLOS.

Si l'orgueil et la dureté du cœur sont l'apanage du riche, l'envie et la lâcheté sont le lot du pauvre tel que toi, qui refuses de travailler... (*Il passe.*)

Dites donc.

DUCLOS.

Quand je fatigue la vanité des puissans du jour, veux-tu que je me fasse le flatteur de ta gueuserie? Tiens... (*Il lui fait l'aumône.*) Continue à maudire le riche, mais sache qu'étant comme lui un homme, tu n'es sous ta guenille ni moins méprisable, ni moins méchant. Adieu, pauvre!...

Il reprend sa promenade ; le pauvre et les personnages assis qui ont prêté l'oreille aux deux scènes précédentes, se dispersent de différens côtés.

#### SCÈNE VI.

RATA, MALAGUTTI, *en costume d'une élégance équivoque.*

RATA, *sortant de la galerie latérale, suit des yeux Duclos qui s'éloigne, puis appelant Malagutti,*

Pst! ici donc. Sais-tu qui est ce particulier-là?



MALAGUTTI.

Non.

NATA.

C'est notre voisin de chambre dans le garoi que nous venons de louer, et de plus, c'est ce voyageur du village de la Champagne pour qui la mère d'Églantine nous avait donné une lettre.

MALAGUTTI.

Ah! bien! il était inutile de la conserver si précieusement, avec l'idée qu'il y aurait une récompense honnête, si nous rendions plus tard la petite à ses parens.

NATA.

Aussi nous donnerons le Flavian pour protecteur à Églantine.

MALAGUTTI.

Mauvaise affaire! il perd au jeu tout son argent.

NATA.

Et la lettre de change de 4,000 francs qu'il m'a souscrite, et dont je ne dois lui compter que le quart! ça ne fait-il pas mille écus pour nous? Or, il n'en restera pas là... pas plus qu'un ivrogne à sa première bouteille.

MALAGUTTI. C'est mon avis.

NATA.

Et ça me fait imaginer une nouvelle industrie.

MALAGUTTI.

Bah!

NATA.

D'abord... d'où sortons-nous?

MALAGUTTI.

De la Rotonde du Temple.

NATA.

Qu'y avons-nous fait?

MALAGUTTI.

Nous avons troqué nos hardes de jongleurs contre ces habits à la Jocko.

NATA.

Eh bien?...

MALAGUTTI.

Eh bien!... quelle est cette fameuse industrie?...

RATA.

Voilà. Qu'est-ce que j'étais ?

MALAGOTTI.

T'étais banquier.

RATA.

Et je me fais banquier.

MALAGOTTI.

Toi !

RATA.

Deux honorables carrières que se donnent souvent  
 la mois. Oui, je veux me livrer à des opérations de  
 Bourse.

MALAGOTTI.

Banquier ! je n'en reviens pas.

RATA.

Les fils de famille que je vais escompter en revien-  
 dront encore bien moins que toi.

MALAGOTTI.

Je m'en rapporte à tes talens.

RATA.

C'est pour faire peau neuve que j'ai voulu quitter  
 notre ancien domicile, et que je suis venu apporter  
 mes frusques dans le garni de la rue Pierre-Lescot.

MALAGOTTI.

Fichu logement !

RATA.

Oui... je sais que notre garni est assez... dégarni...  
 mais ce n'est là qu'un local provisoire ! avant peu nous  
 nous transvaserons dans un hôtel doré sur tranche.

MALAGOTTI.

Beaux projets.

RATA.

Je te fais disposer un joli bureau à grillages, et je t'y  
 installe avec le titre de caissier...

MALAGOTTI.

Sans cautionnement ?...

RATA.

Je t'en dispenserais, ami ! vu que tu ne seras là que

pour la forme, et que j'aurai seul le maneiement des espèces! tu vois que c'est un poste de confiance!

MALAGUTTI.

C'est dommage que ça s'emboîte mal! le changeur à qui tu t'adresses refuse d'escompter.

RATA.

Non pas; il me fait revenir dans quelques heures... C'est égal, l'idée que je t'avais proposée dernièrement était bien plus simple... au lieu de 4,000 francs nous aurions toute la boutique!...

MALAGUTTI.

Oui... mais ton opération me répugne un peu...

RATA.

Ah! dam! si tu fais toujours le délicat...

MALAGUTTI.

Sans compter qu'elle peut avoir des suites désagréables... Et, comme on n'a qu'une tête, on y tient.

RATA.

C'est bon, on prendra des précautions, mon mignon. Tiens, suis-moi!... (*Malagutti se hurte contre Rata qui n'a pas bougé.*) Eh! non, c'est mon raisonnement qu'il faut suivre... Le Flavien est amoureux d'Eglantine, pas vrai? Ça lui met, comme on dit, un bandeau sur l'œil; à la faveur de cette infirmité nous lui donnons, sans qu'il s'en doute, une petite carte dans notre jeu; ça le compromet, le bon jeune homme... Or, comme il a une famille huppée, on le tire d'affaire, et nous avec; et voilà!

MALAGUTTI.

C'est égal! t'as une idée à me faire rêver place de Grève!

RATA.

Va donc, poole mouillée... (*On entend une détonation.*)

MALAGUTTI et RATA.

Qu'est-ce que c'est que ça!...

Les prometteurs qu'on a vos circuler dans la galerie pendant cette scène accourent effrayés.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, PLUSIEURS BOURGEOIS, puis FLAVIEN.

UN BOURGEOIS.

Encore quelque joueur qui se sera brûlé la cervelle  
au numéro 113.

TOUS, avec terreur.

Oh!

FLAVIEN, paraissant!

Rassurez-vous; c'est tout bonnement le cadran solaire  
qui annonce midi. Réglez vos montres, messieurs.

LES BOURGEOIS.

Il a raison...

Chacun d'eux tire et règle sa montre en s'éloignant.

FLAVIEN, à Rata.

Eh bien !... et mon billet?...

RATA.

A quatre heures ici...

MALACOTTI.

Et ce soir, Églantine est-à vous!... (Maublanc paraît.)

FLAVIEN.

Mon père!

RATA.

Éclipsons-nous!...

Ils se mêlent aux promeneurs qui se retirent.

## SCÈNE VIII.

FLAVIEN, MAUBLANC, un peu après, DUCLOS.

MAUBLANC.

Ma vue l'embarrasse.

FLAVIEN.

Pourquoi donc?...

MAUBLANC.

D'où viens-tu?...

FLAVIEN.

Je me promène.

MAUBLANC.

Ne cherche pas de mensonges. Tu sors de cette mai-  
son de jeu, où je suis venu, certain de t'y retrouver.

Tu jouais avec frénésie, sans apercevoir ton père qui te regardait tristement.

FLAVIEN.

Je suis monté par hasard...

MAUBLANC.

Malgré les promesses que tu m'as faites si souvent. Ah! Flavien! comment ai-je pu mériter tous les changements que tu me donnes!

FLAVIEN.

Le jeu m'amuse, pourquoi condamner aussi sévèrement une distraction...

MAUBLANC.

Au lieu de travailler, pour devenir un homme utile, tu passes tes journées dans ces tripots infâmes, où on laisse sa fortune et souvent, plus encore...

FLAVIEN.

Mon père!

MAUBLANC.

Quels sont ces deux hommes qui te parlaient ici, tout-à-l'heure? Ont-ils la figure d'honnêtes gens, et sont-ce là des connaissances dignes de toi? des escrocs qui te conduiront un jour à compromettre ton honneur.

FLAVIEN, violemment.

Mon père.. blâmez mes folies, mais ne croyez pas que votre fils commette jamais une action déshonorante.

MAUBLANC, lui prenant la main.

Qu'as-tu besoin de jouer?... Ton père est-il un avare qui te refuse l'argent nécessaire pour tes plaisirs, pour ta toilette, pour les fantaisies les plus coûteuses. Dis-moi ce que tu désires et tu l'auras. La pension que je te fais n'est-elle pas suffisante? je la doublerai.

FLAVIEN.

Je sais combien vous êtes bon pour moi...

Duclot paraît et s'arrête.

MAUBLANC.

Oui, je t'ai gâté, parce que je t'aimais jusqu'à l'idolâtrie; ton bonheur, voilà depuis longtemps ma seule pensée. Pour t'ensicher, je t'ai obtenu la main de M<sup>lle</sup> Lacourrière qui t'appor-  
te en dot une fortune considérable.

FLAVIEN.

Je ne me soucie pas de me marier.

MAUBLANC.

Tu veux donc continuer ta vie de dérèglements, me causer de nouveaux chagrins par les vices et par la passion de joueur... (*Flavien fait un geste d'impatience.*) Mais je vois que je t'enduis, les remontrances t'importunent, mes bontés, ma tendresse, mes sacrifices, tout cela est payé par ton ingratitude...

DUCLOS, frappant sur l'épaule de Flavien.

Écoutez votre père.

MAUBLANC, à part.

Duclos!

DUCLOS.

Écoutez-le quand il parle d'ingratitude, il n'est personne qui entende mieux la reconnaissance...

MAUBLANC.

De quel droit venez-vous...

DUCLOS.

Je suis chez moi...

MAUBLANC, apercevant quelques curieux qui se sont approchés.

Ne voulant pas me donner en spectacle, je vous cède la place... (*Il sort.*)

DUCLOS, à part.

Allez, M. de Maublanc, c'est votre fils que je charge de me venger...

Il va s'asseoir sur un des bancs de pierre de la galerie, les curieux s'éloignent.

SCÈNE IX.

FLAVIEN, DUCLOS, au fond, puis ÉGLANTINE et PAILLETTE.

FLAVIEN.

Mon pauvre père... Ah! bah! lui aussi a été jeune, et puis n'a-t-il pas des pensions et des places pour réparer mes folies... (*Eglantine et Paillette paraissent de différents côtés et se rejoignent. Flavien les aperçoit.*) Eh!

mais, je ne me trompe pas... (*Il les aborde.*) Ma toute belle.

ÉGLANTINE. Lui!...

PAILLETTE. Laissez-nous, monsieur.

FLAVIEN.

Vous êtes trop jeune, ma jolie Paillette, pour faire ainsi la duègne, et M<sup>lle</sup> Eglantine me permettra de profiter du hasard...

PAILLETTE. Laissez-nous, vous dis-je...

*Elles traversent de l'autre côté.*

DUCCLOS, s'approchant. Qu'avez-vous donc?...

PAILLETTE. C'est monsieur qui...

ÉGLANTINE. Viens, Paillette!...

Dans le mouvement qu'elles font pour sortir, Duclos se trouve tout-à-coup en présence d'Eglantine.

DUCCLOS. Grand Dieu!

FLAVIEN. Qu'y a-t-il?

DUCCLOS, à part. L'image de M<sup>me</sup> de Kérouel!

PAILLETTE, à Eglantine. Allons-nous-en.

ÉGLANTINE, qui a remarqué l'effet produit sur Duclos par sa vue. Pas encore!

DUCCLOS, à part. Cette ressemblance!

PAILLETTE, à Eglantine. Comme il te regarde!

DUCCLOS. Le nom de votre mère?

FLAVIEN. Parbleu! mon cher misanthrope, demandez-le à votre voisin Rola, son respectable oncle!

ÉGLANTINE, vivement. Ce n'est pas mon oncle.

DUCCLOS. Que dites-vous?

FLAVIEN. C'est si bien votre oncle, qu'il a autorisé les hommages que je vous rends.

ÉGLANTINE. Il n'a aucun droit sur moi, je ne suis ni sa nièce ni sa parente.

DUCCLOS. Achève!

FLAVIEN, à Duclos.

Je serais dupe comme vous si je n'étais pas prévenu.

DUCCLOS. Parlez, parlez!

FLAVIEN.

Allons, racontez votre histoire... (*A part.*) Nous verrons si elle a des variantes.

ÉGLANTINE.

Non, je n'étais pas faite pour l'existence dégradante et pour les mauvais traitemens qu'on me fait subir.

PAILLETTE, vivement à Eglantine en apercevant Rata et Malagutti qui surviennent. Tais-toi !

ÉGLANTINE, terrifiée. Ah !

SCÈNE II.

LES MÊMES, RATA, MALAGUTTI.

FLAVIEN.

Voilà un oncle malencontreux qui vient couper le roman, juste au plus bel endroit.

DUCLOS, à Rata.

Quelle est cette jeune fille?... ce qu'elle vient de me dire est-il vrai ?

ÉGLANTINE, à part. Je me sens mourir.

RATA. Qu'est-ce que c'est, mon bijou?...

MALAGUTTI, à l'oreille d'Eglantine.

Gare à ce que tu vas faire.

RATA. Que dissis-tu à monsieur ?

ÉGLANTINE. Rien, rien.

DUCLOS. Laissez-la parler.

RATA. Mais nous ne l'empêchons pas.

DUCLOS. Elle me que vous soyez son oncle.

ÉGLANTINE, à part. Mon Dieu !

RATA, à Eglantine

Eh bien ! voyons, continue ton récit.

MALAGUTTI, à l'oreille d'Eglantine.

C'est sur Paillette que ça tombera.

ÉGLANTINE, à part.

Battue ! ma pauvre sœur !... (Haut à Rata.) Pardonnez-moi, je suis une vaniteuse... qui envie le sort des autres... votre... nièce ne mérite pas les bontés que vous avez pour elle.

PAILLETTE, à part.

Quel courage !

RATA.

Petite orgueilleuse ! tu mériterais d'être grondée, mais je ne serai pas trop méchant.



PAILLETTE, à part.

Hou! l'hypocrite!

FLAVIEN, à Duclos.

Vous voyez bien qu'on ne la maltraite pas.

RATA.

Ah! dam! ce n'est pas ma faute si je n'étais pas un pair de France d'Italie, quand ma pauvre sœur me légua son enfant. C'est comme M<sup>lle</sup> Paillette, la fille de mon ancien paillasse... (Se reprenant.) de mon ancien intendant... (À Paillette.) Seriez-vous une princesse? (À Duclos.) Les jeunes filles, voyez-vous, ça lit des romans, et puis ça se croit des intentes d'Espagne changées en nourrice.

DUCLOS, à lui-même.

Allons! j'étais fou... (Il met la main sur son cœur.) C'est là qu'est cette image que je crois voir partout...

Il reprend sa promenade et disparaît.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins DUCLOS.

MALAGUTTI, à Eglantine.

Tu nous paieras ça.

RATA.

Si tu t'avises encore de raconter ton histoire d'enfant volé, histoire que tu as inventée méchamment pour nous faire du tort...

MALAGUTTI. Il vous cassera bras et jambes.

PAILLETTE. Malheureux!

FLAVIEN. Doucement, doucement!

MALAGUTTI. Rentrez au logis.

PAILLETTE. Viens, ma pauvre Eglantine.

FLAVIEN. Au revoir, ma charmante.

ÉGLANTINE, à part.

Demain j'aurai fui ou je serai morte.

## SCÈNE XII.

MALAGUTTI, FLAVIEN, RATA.

RATA.

Maintenant, parlons d'affaires.

FLAVIEN.

Où, car le 415 m'a pris mon dernier écu.

RATA.

Vous aurez vos mille francs, nous retournons chez le changeur. Promenez-vous ici, et s'il venait quelque agent de police, vous nous avertiriez.

FLAVIEN. Pourquoi donc?...

RATA. Parce que...

MALAGUTTI, à part.

Il n'a pas renoncé à son idée.

RATA.

Parce que si par hasard on venait à croire que votre lettre de change est fautive, on appellerait... ça ferait du bruit, vous seriez forcé de venir reconnaître la signature, et ça serait désagréable pour vous.

FLAVIEN. Oui... (À part.) Mon père apprendrait...

Il s'éloigne de quelques pas.

MALAGUTTI, à part.

Il va jouer du couteau... je n'en suis plus!

RATA, suivant Flavien.

Eh bien! c'est dit, n'est-ce pas, s'il vient du monde. . n'importe qui, sifflez un petit air... (Revenant à Malagutti.) Viens...

MALAGUTTI. Non!...

RATA. Viens donc!

MALAGUTTI. Non.

RATA.

Puisque c'est moi qui m'en charge... (Il se dirige vers la galerie latérale où est la boutique du changeur, dont la porte est praticable; de là il appelle énergiquement Malagutti.) Pst! ici donc...

Malagutti, dominé par l'ascendant de Rata, lui obéit et entre chez le changeur.

SCÈNE XIII.

FLAVIEN, seul, puis DUCLOS, RATA, MALAGUTTI  
et LA FOULE qui s'était éloignée.

FLAVIEN.

Le fait est qu'on pourrait fort bien suspecter ces gail-

lards-là, comme le disait mon père, ils n'ont pas trop la mine d'honnêtes gens... *(Il regarde dans la galerie.)* Le changeur examine la signature... *(Duclos paraît, regarde Flavien et passe outre. Redescendant.)* C'est que je ne me soucierais pas d'avoir à intervenir. La connaissance de messieurs Rata et Malagutti n'est pas très-honorable, et il faut, en vérité, que je sois amoureux de leur nièce...

On entend un bruit sourd.

RATA, reparaissant.

C'est fait, voilà vos mille francs...

Il dépose un billet sur la table du café, et traverse précipitamment le jardin vers la galerie du fond, où il disparaît avec Malagutti, portant le sac d'or qu'ils ont volé.

FLAVIEN.

Qu'ont-ils donc?... *(Regardant le billet qu'il a pris.)*  
Quelle est cette tâche?

UNE VOIX.

Au secours!...

Quelques personnes paraissent dans le jardin aiosi que Duclos.

UNE VOIX.

Le changeur est assassiné!...

On se précipite en foule vers la boutique du changeur.

FLAVIEN.

Grand Dieu!

duclos, à part, l'examinant.

Quel trouble!

FLAVIEN, avec terreur.

Ce billet!... *(Il le jette loin de lui.)* Ah! je saurai les atteindre!... *(Il sort précipitamment.)*

UN BOURGEOIS.

L'assassin a dû fuir de ce côté... suivez-moi!...

On court en criant : A l'assassin ! Quelques femmes restent devant la boutique du changeur, exprimant la terreur inspirée par le spectacle qu'elles contempnent.

duclos s'avance et ramasse le papier que Flavien a jeté.

Un billet taché de sang!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE IV.

## SIXIÈME TABLEAU.

**Théâtre coupé.** — A gauche, la chambre de Rata. — A droite, celle de Duclos. — De ce côté, près de la cloison, une petite table couverte d'une serviette blanche et sur laquelle se trouve un morceau de pain et une carafe d'eau. — Contre le mur opposé, un lit de fer avec des draps d'une grande blancheur. — Chez Rata, une fenêtre à gauche, et une porte latérale conduisant à une autre pièce. — Nuit chez Duclos, qui est absent. — Chez Rata, une lampe fumeuse sur un petit meuble, contre le mur du fond.

## SCÈNE PREMIÈRE.

## ÉGLANTINE, PAILLETTE.

Paillette écoute à la porte. Églantine attend avec crainte ce qu'elle va lui dire.

PAILLETTE.

Ce ne sont pas eux!

ÉGLANTINE.

Combien je redoute leur retour!

PAILLETTE.

Ils seront furieux de ce que tu as osé dire dans le Palais-Royal.

ÉGLANTINE.

Encore un peu de courage et de résignation...

PAILLETTE.

Bientôt nous serons hors de leur pouvoir.

ÉGLANTINE.

J'ai tout disposé pour notre fuite.

PAILLETTE.

A quelle heure M. Léonce viendra-t-il?

ÉGLANTINE.

A minuit, il sera dans la rue, sous cette fenêtre... il nous donnera un signal; nous nous lèverons sur la pointe des pieds, et, au risque de tout ce qui peut arri-

ver, nous profiterons du sommeil de nos persécuteurs pour prendre dans leur chambre la clef de cet appartement...

PAILLETTE.

Mais, s'ils s'éveillent ?

ÉGLANTINE.

Alors nous sommes perdus... As-tu du courage ?

PAILLETTE.

Oh ! oui... je ne te quitte pas... mais ce jeune homme ?

ÉGLANTINE.

Il est honnête, et je me fie à sa parole... Si tu savais comme il m'aime ! Son regard, le son de sa voix, ses protestations d'amour et de dévouement... Tout cela m'allait au cœur, me pénétrait d'une joie inconnue, et dès le moment qu'il m'eut parlé, je sentis que mon âme tout entière était à lui.

PAILLETTE.

Chère Églantine ! je suis heureuse de ton bonheur.

ÉGLANTINE.

Mon premier soin, quand nous serons libres, sera de retrouver cet homme étrange, qui nous a parlé dans le jardin du Palais-Royal...

PAILLETTE.

Si malheureux lui-même, que peut-il faire pour nous ?

ÉGLANTINE.

Il me semble, à l'impression qu'il a produite sur moi, qu'il doit influencer quelque jour sur ma destinée. Ce n'est pas le hasard, c'est Dieu qui nous envoie ces pressentiments.

PAILLETTE.

Dans quel intérêt t'a-t-il adressé toutes ces questions ? Peut-être a-t-il quelque indice sur ta famille !

ÉGLANTINE.

Passe le ciel que je puisse le revoir !

PAILLETTE.

Si, avant de quitter pour toujours cette horrible demeure, nous pouvions retrouver la lettre que Rata nous a enlevée,

ÉGLANTINE.

Dans la conviction qu'elle peut contenir quelque secret qui me concerne, je l'ai cherchée partout.

PAILLETTE, *baissant la voix.*

La nuit dernière, j'ai entendu Rata creuser mystérieusement dans le mur de cette chambre, comme s'il voulait y pratiquer une cachette.

ÉGLANTINE.

Chut! N'entends-tu pas du bruit?

PAILLETTE.

Non!

ÉGLANTINE.

Sur l'escalier?

PAILLETTE, *allant regarder.*

Quelqu'un monte.

ÉGLANTINE.

Ah!

PAILLETTE.

Ce sont eux.

ÉGLANTINE.

Dans notre chambre! enfermons-nous!

SCÈNE II.

RATA, MALAGUTTI, puis FLAVIEN.

RATA.

Nous v'là chez nous, retire la clé de la porte... (*Malagutti va faire ce qui lui est ordonné, la porte s'ouvre brusquement, Flavien paraît.*) Eh! c'est M. Flavien?... Auriez-vous quelque nouvelle valeur à escompter?... (*A Malagutti.*) Une bergère à monsieur!...

FLAVIEN, *pâle et ému.*

Un changeur vient d'être assassiné au Palais-Royal.

RATA.

Il en est fortement question... Après ça, nous sommes tous mortels...

FLAVIEN.

Les meurtriers ont pris la fuite après l'avoir volé!

MALAGUTTI.

Serait-on sur leurs traces?

FLAVIEN.

Ce changeur est celui chez lequel vous êtes entrés.

MALAGUTTI, à part.

Oh! là là!

RATA.

Eh quoi! jeune homme, auriez-vous la chose de tirer des conséquences?

FLAVIEN. Que portez-vous là, sous votre habit?

RATA. Vous êtes bien curieux.

MALAGUTTI. C'est notre souper.

FLAVIEN. Je veux savoir...

Il écarte violemment l'habit de Rata.

RATA. Nom d'un tonnerre!...

FLAVIEN, apercevant le sac d'or.

Ah! c'est donc vrai!

RATA.

Eh bien! oui, nous ne ferons pas de mystère... puisque vous savez tout!...

Il dépose sur le petit meuble le sac qu'il recouvre d'une serviette.

FLAVIEN.

Misérables!

MALAGUTTI.

Ne crions pas tant! les voisins croiraient qu'on se dispute, et ça nuit à la considération dans le quartier.

RATA.

C'est un malheur que j'aurais voulu éviter... je n'avais pas de mauvaise intention, je vous le jure... et sans la résistance inattendue...

FLAVIEN.

Adieu! je sais ce qui me reste à faire...

MALAGUTTI.

Où allez-vous?

RATA.

Nous dénoncer, peut-être?... Allez, jeune homme, vous en ferez autant à votre égard. ;

FLAVIEN.

Qu'osez-vous dire?

RATA.

Nous dirons que M. Flavien de Maublanc est en rels

tion d'affaires habituelles avec la maison Rata, Malagutti et compagnie ! qu'hier il a souscrit à l'ordre de cette respectable maison une valeur d'une négociation impossible, et qui n'était destinée qu'à donner le change au changeur...

FLAVIEN.

Et moi, je dirai que vous mentez.

RATA.

Nous ajouterons que vous faisiez le guet à la porte pendant l'accident, et que dans le jardin du Palais-Royal, nous vous avons donné, comme un à-compte, un billet de banque de mille francs.

FLAVIEN.

Oh ! je suis perdu ! cette trame est bien ourdie, et si vous ne parvenez pas à m'envelopper dans l'arrêt de mort qui vous frappera, c'est mon honneur que vous décapiterez ; mais j'aurai cessé de vivre avant que vous m'ayez déshonoré.

RATA, *le retenant.*

Vous tuer !... Allons donc !... (*On frappe à la porte.*)

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MALAGUTTI. Viendrait-on nous arrêter ?

FLAVIEN, *courant à la fenêtre.* Oh ! plutôt mourir !

RATA, *le retenant.* Taisez-vous donc !

MALAGUTTI. Qui est là ?

DUCLOS, *en dehors.* Votre voisin, qui vous demande de la lumière.

FLAVIEN. Duclot ?

RATA. Ouvre !

MALAGUTTI. Faut-il ?

RATA. Va donc !

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUCLOS, un flambeau à la main.

DUCLOS.

Pardon, voisins... ma chandelle vient de s'éteindre, et je vous demande la permission...

RATA.

Avec plaisir, M. Duclot, donnez...

Il allume la chandelle et la pose sur le meuble.



DUCLOS, à part, regardant Flavien.

C'est lui!... (*Haut.*) Eh! mais... c'est M. de Maublanc que j'ai vu tantôt au Palais Royal...

FLAVIEN, à part, troublé. Soupçonnerait-il?

DUCLOS. Vous savez ce qui s'y est passé?

RATA. Quoi donc?

DUCLOS. On a assassiné un changeur.

FLAVIEN, à part. Je me sens défaillir...

RATA. Et soupçonne-t-on quelqu'un?

DUCLOS.

Je ne m'en suis pas informé... seulement, on a trouvé dans le jardin un billet de banque taché de sang.

RATA, à Duclos.

Un billet de banque?...

DUCLOS.

Oui.

HALAGUTTI, à part.

On lui en donnera encore!

DUCLOS.

C'est une lugubre histoire... Tenez, M. de Maublanc est tout ému de cette nouvelle.

RATA.

Mais c'est bien naturel... M. Flavien est si bon, si compatissant!... Ah! si tout le monde était comme lui!

FLAVIEN, à part.

Sortons!... (*Haut, cherchant à rassurer sa voix.*) Il se fait tard... et je me retire.

RATA, à part.

Bien!... (*À Flavien, le reconduisant.*) Merci encore pour le service que nous vous devons.

FLAVIEN, à part, en sortant.

Oh! malheur sur moi!

SCÈNE IV.

DUCLOS, RATA, HALAGUTTI.

DUCLOS.

Qu'a-t-il donc?

RATA.

Chagrins d'amour... les rigueurs de ma nièce.

DUCLOS.

Ah! c'est cela... (*A part.*) AUCUN trouble chez eux. RATA, à Malagutti, lui donnant le bougeoir qu'il vient de prendre.

Franque-la à la porte... mets-lui sa chandelle dans la main.

MALAGUTTI.

Bonsoir, M. Duclos.

DUCLOS, prenant son bougeoir.

Merci. Maintenant que j'ai de la lumière, je puis rentrer chez moi... (*Il sort.*)

RATA, le conduisant.

Allons, bonne nuit, M. Duclos, ne faites pas de mauvais rêves!

MALAGUTTI.

Vite, le magot dans la cachette!

RATA.

C'est cela!... (*Ils cachent le sac d'or dans le mur derrière le petit meuble qu'ils ont éloigné et qu'ils replacent ensuite.*) Maintenant, les mains dans les poches... un petit tour au Palais-Royal pour savoir quelles conjectures on peut faire sur l'événement...

## SCÈNE V.

DUCLOS, dans sa chambre, où on l'a vu entrer avant que Rata et Malagutti soient sortis de chez eux. Il prend une bougie, et, après l'avoir allumée, éteint sa chandelle en témoignant le dégoût qu'elle lui donne par son odeur.

Malgré leur assurance, j'épierai ces Italiens; j'acquerrai la preuve de ce que je soupçonne... Trouver chez eux le fils de M. de Maublanc, qui connaît, sans nul doute, les assassins du changeur... oui, son trouble, sa pâleur, ce billet de banque qu'il a jeté loin de lui. Est-ce possible pourtant?... Ah! ah! ah! allons, je vais m'étonner qu'il y ait un crime de plus sur la terre... (*Il ôte et jette en parlant sa redingotte déguenillée, sous laquelle apparaît une chemise blanche et fine; puis s'asseyant près de la table.*) Oh! les hommes! les hommes!

Fou que je suis de ne pas les avoir connus plus tôt... J'ai cru à la probité politique, j'ai cru à l'amitié, j'ai cru à l'amour!... (Se levant.) J'ai mérité mon sort; mais je suis bien corrigé!... (Il verse l'eau d'un lavabo sur ses mains qu'il essuie avec une serviette neuve.) L'envie, la rapine, l'hypocrisie, voilà le monde où le bonheur des uns ne s'acquiert que par le malheur des autres... Et quand, pires que des loups, ces animaux malfaisans se seront dévorés entre-eux, on les couchera côte-à-côte sous quelques pieds de terre... C'était bien la peine d'être si méchans! Ah! mon âme est bien triste!... (Il veut se rasseoir.) J'aurais voulu revoir cette jeune fille... Cette ressemblance qui m'a troublé n'existe pas, sans doute... Mon imagination seule... (Il prend dans le tiroir de la table un petit écrin d'où il tire un médaillon qu'il regarde avec une mélancolique tendresse.) Marie! Marie!... (Plus sombre.) M<sup>me</sup> de Kérouel. Oh! ma jeunesse! rêve effacé... J'étais heureux alors! L'illusion est le seul bonheur de l'homme... (Après un silence.) Je crois toujours entendre la voix de cette jeune fille... (On frappe.) Hein!... C'est bien à ma porte que l'on a frappé... (On frappe de nouveau.) Qui peut venir?... (Il se lève.)

## SCÈNE VI.

DUCLOS, LACOURIÈRE.

DUCLOS.

Lacourière!

LACOURIÈRE.

Oui, Duclos... c'est moi!

DUCLOS, se rasseyant.

Qu'avez-vous faire ici!... m'offrir encore des secours, des vêtemens?... Je n'en veux pas... je vous l'ai dit déjà.

LACOURIÈRE.

Voyons, accueillez autrement votre vieil ami.

DUCLOS.

Autrefois, amis, maîtresses, et valets étaient attachés à moi comme les feuilles innombrables le sont au ché-

ne qu'elles couvrent; le souffle d'un seul hiver les a tous dispersés! Non! je n'ai pas d'amis!... C'est de ce titre que se décorent tous ceux qui m'ont fait du mal.

LACOURIÈRE.

En vous montrant ainsi couvert de guenilles, pourquoi forcez-vous ceux qui vous ont aimé à éviter votre rencontre.

DUCCLOS.

Avouez donc que c'est votre vanité qui s'offense de mes haillons, et non votre amitié pour moi. Vous avez peur qu'on ne dise : « Voyez ce mendiant cynique, ce fut le compagnon d'enfance, l'ami, le commensal du riche Lacourière?... » Eh bien! passez dans la rue sans avoir l'air de me connaître... Restez dans votre fastueux hôtel sans craindre que j'aie le projet de vous importuner... Vous voyez mon luxe, à moi... Cette mansarde, cette carafe d'eau, ce pain, ce vêtement qui me couvre... cela me suffit!... Adieu! Laissez-moi dormir en repos, et faites comme moi, si vous pouvez.

LACOURIÈRE.

Mon pauvre Duclos, si vous vouliez vous rendre justice à votre tour, vous avoueriez que c'est la vanité qui vous pousse à vous donner ainsi en spectacle.

DUCCLOS.

Eh bien! j'ai l'orgueil de mes haillons, moi! l'orgueil du mépris et de la haine que je voue à tous les hommes!

LACOURIÈRE.

Où cela vous conduit-il? tout droit en prison! car un jugement de la police correctionnelle vous a condamné aujourd'hui.

DUCCLOS.

Tout-à-l'heure chez le portier, j'ai allumé ma chandelle avec la signification qui m'en a été faite. Si vous n'avez pas autre chose à m'apprendre, vous pouvez vous retirer... *(Il verse un verre d'eau.)*

LACOURIÈRE.

Puisque vous refusez obstinément les secours que je vous offre, je n'insiste pas davantage; mais ce n'est pas

seulement pour cela que vous me voyez ici, Duclos...  
Je vous apporte des espérances.

DUCLOS, riant amèrement.

Des espérances? Il y a longtemps que ce mot n'a plus de sens pour moi.

LACOURIÈRE.

Peut-être... et si vous voulez m'entendre, vous verrez qu'il n'est pas possible à un homme de se détacher de la société. Un jour ou l'autre, il a besoin d'elle... si ce n'est pour lui, c'est pour les siens.

DUCLOS.

Je suis seul au monde... Personne ne tient à moi par aucun lien.

LACOURIÈRE.

Écoutez-moi?... Quelques paroles échappées dernièrement à une personne que vous connaissez m'ont donné un soupçon dont je n'ai pas voulu vous parler avant d'avoir fait les recherches auxquelles j'avais résolu de me livrer... Aujourd'hui, je viens vous en faire part... Duclos, je crois que votre enfant n'est pas mort.

DUCLOS, bondissant.

Mon enfant! mon enfant! Il vivrait? Qui vous l'a dit? qui vous l'a fait croire?... (*Changeant de ton.*) Ah! c'est un piège... que vous me tendez.

LACOURIÈRE.

Un piège? Et pourquoi?

DUCLOS.

C'est un espoir trompeur que vous jetez dans mon âme pour vous donner ensuite la joie de voir mes tortures et mes larmes...

Il se jette sur son grabat en sanglotant.

LACOURIÈRE.

Se peut-il que vous en soyez venu à ce point de voir le mal jusque dans l'affection la plus compatissante... Il faut donc renoncer à vous importuner... Je vous dirai seulement, en vous quittant, sur quoi repose l'espoir que je venais vous apporter. J'ai consulté avec soin les registres de l'état civil... Aucun acte de décès ne se rapporte à votre fille... Si vous voulez vous-même ré-

rifier le fait, vous viendrez me trouver au nom de notre ancienne amitié, et je vous seconderai dans vos démarches... Adieu !...

## SCÈNE VII.

DUCLOS, *seul*.

Non, non, je ne le crois pas... Le mensonge seul peut sortir d'une bouche humaine... Pourtant... (*Il se lève.*) s'il avait dit vrai!... Ah! tout mon sang bouillonne!... Ma fille! ma fille que j'ai tant pleurée, je pourrais un jour la serrer dans mes bras!... Oh! cette ressemblance qui m'a frappé!... Les paroles de cette jeune fille!... Dieu, qui m'ouvres le ciel, ne me replonge pas dans le sépulcre de mon isolement!... Courons!... Mes genoux fléchissent... je n'y vois plus...

Il mouille dans son verre d'eau le coin d'une serviette et l'applique sur ses tempes.

## SCÈNE VIII.

DUCLOS, *dans sa chambre*; PAILLETTE; ÉGLANTINE, *dans l'autre chambre.*

PAILLETTE, *s'avancant avec précaution.*

Personne!

ÉGLANTINE.

Je tremble.

PAILLETTE.

Pourvu qu'ils ne rentrent pas trop tôt.

ÉGLANTINE.

Voici bientôt l'heure convenue avec Léonce.

PAILLETTE.

Voyons si je l'aperçois dans la rue... (*Elle va regarder par la fenêtre.*) Oui...

ÉGLANTINE.

Ah!... (*Elle court auprès de Paillette.*)

PAILLETTE.

Regarde, là-bas... un homme qui s'approche...

ÉGLANTINE. Non, ce n'est pas lui.

PAILLETTE.

Qu'il vienne donc bien vite!

ÉGLANTINE, *allant regarder la porte de la chambre.*  
La porte est fermée...

PAILLETTE.

Ciel! comment faire?... Ah! nous dirons par la fenêtre à M. Léonce de prendre la clé en bas.

ÉGLANTINE.

Oui. Si je pouvais, avant de partir, découvrir la cachette où Rata doit avoir mis cette lettre... (*Elle frappe avec ses doigts contre le mur de Duclos.*) Ce n'est qu'une cloison!

DUCLOS.

Qu'y a-t-il?

PAILLETTE.

Quelqu'un dans cette chambre?

ÉGLANTINE.

Pardon, monsieur, ce n'est rien!

DUCLOS.

C'est sa voix! — Par pitié, ne vous éloignez pas.

PAILLETTE.

Il a peut-être besoin de secours.

ÉGLANTINE, *à Duclos à travers la cloison.*

Monsieur, nous sommes enfermés dans cette chambre, mais nous pouvons appeler...

DUCLOS.

Non, un mot seulement.

PAILLETTE.

Comme sa voix est émue.

DUCLOS.

C'est moi que vous avez vu au Palais-Royal.

PAILLETTE.

Ce pauvre homme!

ÉGLANTINE.

Lui!

DUCLOS.

De grâce, maintenant que nous sommes seuls, dites-moi la vérité?

ÉGLANTINE.

C'est la crainte qui m'a fait rétracter mes premières paroles.

DUCLOS.

Vous n'êtes pas la nièce de ces Italiens ?

ÉGLANTINE.

Non.

DUCLOS, avec une émotion croissante.

Votre famille ?...

ÉGLANTINE.

Je ne la connais pas.

DUCLOS.

Rappelez vos souvenirs, n'y a-t-il rien qui puisse vous éclairer ?

ÉGLANTINE.

Auriez-vous un soupçon ?

DUCLOS.

Répondez-moi, répondez-moi.

PAILLETTE, vivement à Églantine.

On ouvre la porte.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, RATA, MALAGUTTI.

RATA.

Que faites-vous là ?

DUCLOS, à lui-même.

Quelqu'un est venu.

PAILLETTE.

Mais... nous vous attendons... vous rentrez si tard aujourd'hui.

MALAGUTTI.

Ça ne vous regarde pas.

DUCLOS, à lui-même.

Ce sont les Italiens.

MALAGUTTI.

Retournez dans votre chambre...

RATA.

Et pour que vous n'en sortiez pas avant demain, on va vous y enfermer à double tour.

PAILLETTE. Nous enfermer ?

MALAGUTTI.

Pas de réplique.



ÉGLANTINE, à part.

Mon Dieu !

PAILLETTE, à part.

Comment fuir maintenant ?

MALAGUTTI.

Allons !...

Il les fait rentrer dans leur chambre dont il retire la clé.

SCÈNE X.

LES MÊMES, moins ÉGLANTINE et PAILLETTE.

DUCLOS, à lui-même.

Aller l'interroger devant eux... ils l'empêcheraient encore de parler.

MALAGUTTI, à mi-voix.

Ainsi, aucun soupçon sur nous ?

RATA.

Non, mais on parle de faire des perquisitions dans les garnis du quartier.

DUCLOS, à lui-même.

Je n'entends rien.

MALAGUTTI.

Quelle est l'idée que tu n'as pas voulu me dire en route ?

RATA.

Parce que les pavés ont des oreilles. Prends le sac.

MALAGUTTI.

Qu'en veux-tu faire ?

RATA.

Aller l'enterrer dans un champ hors barrière.

MALAGUTTI.

Si on nous volait ?

RATA.

La nuit est sombre, on ne nous verra pas...

MALAGUTTI.

C'est dit... (Il prend le sac dans la cachette.)

RATA.

Dans une quinzaine de jours, quand l'éveil de la po-

liee sera calmé, nous allons déterrer le trésor, et nous partons pour notre pays.

MALAGUTTI, *mettant le sac sous son habit.*

La muscade sous le gobelet!...

Le sac tombe et quelques pièces se répandent.

DUCCLOS.

Le bruit de l'or!

RATA.

Malsdroit!... *(Ils ramassent les pièces tombées.)*

DUCCLOS.

Ce sont les assassins. Oh! je cours chez le procureur du roi... *(Il remet son habit déguenillé.)*

RATA.

A présent, filons!...

La porte de fond s'ouvre; paraissent deux gendarmes et un brigadier.

MALAGUTTI, *à part.*

Des gendarmes!

RATA.

Pincés!

LE BRIGADIER, *après avoir examiné Rata et Malagutti.*

Le sieur Duclos?

RATA, *vivement.*

Vous dites?

LE BRIGADIER.

Chodruc-Duclos.

MALAGUTTI.

C'est lui que vous demandez?

LE BRIGADIER.

Oui.

RATA, *à part.*

Cristi! il m'a donné un trac!...

LE BRIGADIER.

Voyons! répondez?

MALAGUTTI.

Eh bien! ce n'est pas nous, quoi!

RATA.

Il me semble que nous sommes autrement ficelés!

LE BRIGADIER, *sortant.*

Il y a trente-six portes dans ce collidor.

RATA, *le reconduisant.*

La trente-cinquième à gauche. Gendarmes, il fait humide, prenez garde d'attraper un rhume de cerveau...  
(*À Malagutti.*) Pst! ici donc!... (*Ils sortent.*)

DUCLOS, *écoutant.*

Une porte se ferme, allons!...

Il met en poche son médaillon, et va pour sortir; les gendarmes paraissent.

LE BRIGADIER.

Je vous arrête!

DUCLOS.

Moi?

LE BRIGADIER.

Police correctionnelle, quinze jours de prison.

DUCLOS.

Mais ce n'est pas moi qu'il faut arrêter... là, dans cette chambre, des assassins...

LE BRIGADIER.

Le mandat ne porte que votre nom... Suivez-nous!

DUCLOS.

Je vous en supplie... demain... demain... Je vous jure que j'irai moi-même...

LE BRIGADIER.

Impossible!

DUCLOS.

Eh bien! une heure! rien qu'une heure... Si vous pouviez comprendre...

LE BRIGADIER.

Faut il vous empoigner?...

Sur un signe, les deux gendarmes s'avancent.

DUCLOS.

Ne me touchez pas... je vous suis... Mon Dieu! quand j'allais peut-être retrouver mon enfant! Oh! ces hail-  
lons de malheur, à présent je les maudis!...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE V.

## SEPTIÈME TABLEAU.

Une salle de la Conciergerie dont la voûte cintrée vient s'appuyer sur deux colonnes larges et basses — Devant celle de droite, qui forme la coulisse, un banc de bois et une chaise grossière. Devant la colonne de gauche, qui est à quelques pieds de la coulisse, un bloc de pierre où l'on peut s'asseoir. — Au fond, une grille ouverte sur le préau.

## SCÈNE PREMIÈRE.

**FLAVIEN**, assis sur la chaise, la tête dans ses mains,  
**LE DIRECTEUR** de la prison, entrant.

**FLAVIEN**, qui se lève.

Monsieur, je suis innocent de toute participation au crime pour lequel je suis arrêté. Je sais que vous ne pouvez rien changer à ma cruelle situation, mais je vous en parle, espérant que vous aurez pitié de mon malheur. Veuillez faire parvenir cette lettre à mon père, et permettre qu'on l'introduise auprès de moi aussitôt qu'il se présentera.

**LE DIRECTEUR**.

Sans un permis du parquet, personne ne peut venir vous visiter.

**FLAVIEN**.

Je vous en supplie... que mon père ignore que je suis détenu dans cette prison. Je désire le lui apprendre moi-même.

**LE DIRECTEUR**.

Mais, il est des formalités...

**FLAVIEN**.

Veuillez l'en dispenser, je vous en conjure. Votre pouvoir, comme directeur de cette maison, vos sentimens d'humanité qui me sont bien connus, et, si j'ose l'invoquer ici, le nom de ma famille...

**LE DIRECTEUR**.

Eh bien! monsieur, je prendrai sur moi... je vais en-

voyer cette lettre, et vous pourrez tout dire vous-même à monsieur votre père...

## SCÈNE II.

FLAVIEN, *seul, se laissant tomber sur le bloc de pierre.*

Mon père! mon pauvre père! ah! vous me l'aviez bien dit que je jouais mon honneur. Moi! soupçonné d'avoir trempé dans un assassinat!... (*Se levant.*) Tôt ou tard mon innocence sera reconnue, mais avant que ces débats s'achèvent, mon père sera mort de honte. Oh! j'aurais dû me tuer, quand j'ai reçu ce billet qui m'invitait à me rendre dans le cabinet du procureur du roi. Il avait, disait-il, des renseignements à me demander. Quelques instans avant le crime, j'avais été aperçu, parlant à ces deux misérables dans le Palais-Royal, mon témoignage était invoqué. Hélas! mon trouble, ma pâleur, mes réponses embarrassées ont bientôt fait naître le soupçon qui m'a conduit ici. Mon père! quelle sera ta douleur! mais le nom de ton fils ne figurera pas dans ce procès infâme. Non! j'y suis résolu!...

Il étreint dans ses doigts un petit flacon qu'il a tiré de sa poche.  
LE DIRECTEUR, *reparaissant avec un employé qui reste en dehors de la grille, à Flavien.*

Veuillez suivre monsieur au greffe pour quelques formalités d'usage... Votre lettre est partie pour sa destination.

FLAVIEN.

Merci, monsieur, merci!... (*Il sort avec l'employé.*)

## SCÈNE III.

DUCLOS, LE DIRECTEUR.

DUCLOS, *entrant par la gauche et retenant le Directeur prêt à sortir.*

M. le directeur...

LE DIRECTEUR.

Vos quinze jours de prison vont finir, vous allez être mis en liberté.

DUCLOS.

Ce n'est pas cela que je viens vous demander. Avez-

vous fait parvenir au procureur du roi la lettre que je lui ai écrite?

LE DIRECTEUR.

Certainement!

DUCLOS.

Et savez-vous si l'on a arrêté les deux assassins que la loi et ma conscience m'ordonnaient de lui dénoncer.

LE DIRECTEUR.

Oui, je crois me rappeler. Deux personnes ont été arrêtées dans un garni de la rue Pierre Lescot, n'est-ce pas cela?

DUCLOS.

Oui, monsieur... (*A part, descendant.*) Je respire... ces jeunes filles seront vengées, dans une heure je les reverrai, et Dieu permettra que la vérité se dévoile enfin à mes yeux...

Pendant ce temps un employé est venu dire quelques mots au directeur.

LE DIRECTEUR, à *Duclos*.

Le juge d'instruction va se rendre ici tout-à-l'heure. Il a ordonné une confrontation avec un troisième accusé.

DUCLOS.

Qui donc!

LE DIRECTEUR.

M. Flavien de Maublanc.

DUCLOS, à *lui-même*.

Flavien!... Comment se fait-il?... je ne l'ai pas dénoncé, moi!

LE DIRECTEUR, *près de la grille*.

Voici les deux personnes que l'on a arrêtées rue Pierre Lescot d'après vos indications...

On voit, précédées et suivies par des gendarmes, Églantine et Paillette. Les gendarmes restent en dehors et s'éloignent sur un signe du directeur qui se retire également.

SCÈNE IV.

DUCLOS, PAILLETTE, ÉGLANTINE.

DUCLOS.

Vous! vous ici!

PAILLETTE.

Ah ! monsieur, vous témoignerez de notre innocence !  
Églantine va s'asseoir tristement sur la chaise.

DUCLOS.

Elles ! ce sont elles qu'ils ont arrêtées !

PAILLETTE.

Ils sont venus pour s'emparer des Italiens, ils nous  
ont trouvées là, et nous avons été conduites en prison.

DUCLOS.

C'est moi, c'est moi que vous devez maudire.

ÉGLANTINE.

Vous !

PAILLETTE.

Et pourquoi, monsieur ?

DUCLOS.

Le ciel et la terre se sont ligués pour ma perte ! Je  
suis le jouet du sort comme celui des hommes.

ÉGLANTINE.

Oh ! ne blasphèmes pas !

DUCLOS.

Maudissez-moi, vous dis-je, car le nouveau malheur  
qui vous frappe, c'est à moi que vous le devez !

PAILLETTE.

A vous !

DUCLOS.

Oui, mon amour, mon amitié sont funestes comme la  
haine. En voulant punir vos persécuteurs, c'est vous  
que j'ai livrées.

ÉGLANTINE.

Monsieur, nous savons supporter avec courage les  
maux que le ciel nous envoie. Nous ne sommes point  
coupables, pourquoi craindriions-nous ?

DUCLOS.

Mais des semaines, des mois peuvent se passer, avant  
que cet oracle aveugle qu'ils appellent la justice humaine  
ait eu le temps de reconnaître votre innocence.

PAILLETTE.

Cette captivité passagère nous sera moins odieuse que  
celle que nous supportons depuis tant d'années.

ÉGLANTINE.

Peut-être est-ce pour notre bonheur que la Providence nous fait subir cette nouvelle épreuve.

DUCLOS.

Oui, oui, je veux le croire comme vous : je veux lâcher d'espérer ! Puisque le ciel nous réunit, peut-être a-t-il pris nos maux en pitié ? Oh ! personne ne saura jamais ce que j'ai souffert d'angoisses en appelant de mes vœux le moment où je pourrais vous revoir !

ÉGLANTINE.

Oh ! moi aussi, je le souhaitais.

DUCLOS.

Et maintenant c'est en tremblant que je vous interroge. Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que vous n'étiez point la nièce de ces Italiens ?

ÉGLANTINE.

Je vous le répète !

DUCLOS.

Et n'avez-vous aucune preuve qui puisse vous mettre sur la trace de votre famille ?

ÉGLANTINE.

Aucune !

PAILLETTE.

Si, monsieur, un papier.

DUCLOS.

Où est-il ?

ÉGLANTINE.

Ce n'est qu'un soupçon !

DUCLOS.

Où est-ce papier ?... il faut que je le voie.

ÉGLANTINE.

Nous ne l'avons plus !

DUCLOS.

Grand Dieu !

PAILLETTE.

Rata nous l'a arraché avec colère avant que nous ayons pu le lire.

DUCLOS.

Il faudra qu'il me le rende !



PAILLETTE.

Mais ces deux hommes sont partis!

DUCLOS.

Moi, je les retrouverai, eussent-ils fui au bout du monde!

ÉGLANTINE.

Quel intérêt, monsieur, ai-je donc pu vous inspirer. Auriez-vous un indice?

DUCLOS, à part.

Le malheur passé me fait douter de tout, et pourtant... (*Il regarde Églantine avec émotion.*) Au nom du ciel! aucun souvenir de votre enfance ne vous est-il resté? Avant que vous fussiez au pouvoir de ces Italiens, ne vous rappelez-vous pas que, tout enfant, vous jouiez sous de grands arbres, dans une belle ville? Ne voyez-vous pas dans le lointain un large fleuve portant de grands vaisseaux?

ÉGLANTINE.

Non.

DUCLOS.

Anna! Anna! Ce nom ne vous rappelle-t-il pas la douce et tendre voix d'une belle jeune femme qui vous couvrait de baisers?

ÉGLANTINE.

Non.

DUCLOS.

Rien! rien!

ÉGLANTINE.

Mais vous, quel indice avez-vous donc? vos questions, votre surprise quand vous m'avez vue pour la première fois, vos regards qui s'attachent sur mon visage en ce moment... est-ce parce que je ressemble à ma mère?

PAILLETTE.

L'auriez-vous connue?

DUCLOS, à part.

Comme elle lui ressemble!

ÉGLANTINE.

Je l'ai vue un jour.

DUCLOS.

Vous l'avez vue?

ÉGLANTINE.

Oui, c'était elle, j'en suis sûre?

PAILLETTE.

Raconte cette aventure... tu sais bien...

ÉGLANTINE.

Il y a quelque chose de si affreux.

DUCLOS.

Quoi donc?

ÉGLANTINE.

Il y a un crime.

DUCLOS.

Un crime!

ÉGLANTINE.

Commis par ces Italiens, et c'est la première cause de l'horreur qu'ils m'inspirent.

DUCLOS.

Parlez!

ÉGLANTINE.

Un soir, il y a déjà bien longtemps de cela, ils m'avaient envoyée dans un bureau de mont-de-piété qui se trouve sur un quai désert. Comme j'allais les rejoindre, je fus abordée par une dame qui à ma vue semblait avoir été saisie d'un mouvement convulsif.

DUCLOS.

Une dame!

ÉGLANTINE.

Elle était belle, mais paraissait avoir beaucoup souffert... je vois encore son regard que semblait animer le feu de la fièvre : Votre nom ! votre nom ! me dit-elle, quels sont vos parents !

DUCLOS. Elle vous a dit cela ?

ÉGLANTINE.

A peine avais-je eu le temps de répondre quelques mots, que Rata et Malagutti qui de loin avaient vu ce qui se passait et qui étaient accourus, me forcèrent brutalement à m'éloigner. Malagutti m'entraîne par la main, et Rata empêcha la dame de me suivre.

DUCLOS.

Le misérable !...

PAILLETTE.

N'est-ce pas ?

ÉGLANTINE.

Pauvre femme ! Avec quelle animation elle lui parlait ! et quels suprêmes efforts elle tentait pour venir me reprendre ! moi, dominée par je ne sais quel entraînement de l'âme, je lui tendais les bras, je voulais appeler à son secours, je jetais des cris étouffés par la terreur et qui se croisaient avec les siens... on m'entraînait... on m'entraînait toujours. Tout-à-coup, je ne vis plus rien... La nuit était épaisse, il se fit un moment de silence, et puis... ce fut horrible ! Le bruit d'un corps tombant dans l'eau.

DUCLOS, Ah !

PAILLETTE.

Un assassinat !

DUCLOS.

Cette femme qui mourait... reconnaissez-vous son image ?

ÉGLANTINE.

Oui.

DUCLOS, tirant de sa poche le médaillon de Mme de Kérouel.

Tenez... regardez.

ÉGLANTINE.

Oui, ce sont bien ses traits.

DUCLOS, prêt à défaillir.

Mon Dieu !

ÉGLANTINE.

Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ?

DUCLOS, la voix tremblante.

Qui je suis... (Ouvrant ses bras.) Ma fille !...

ÉGLANTINE, s'y précipitant.

Ah ! mon père !

Duclos chancelle. Églantine d'un côté, et Paillette accourue de l'autre, le soutiennent et le conduisent jusqu'au bloc de pierre où il se laisse tomber.

DUCLOS.

Oui, tu es mon enfant tant pleurée... *(Il prend dans ses deux mains et baise la tête d'Eglantine, à genoux devant lui.)* Et cette image est bien celle de ta pauvre mère. Chère Anna, c'est ton nom, vois-tu ! Le nom de ma fille ! reprends-le ! Oh ! reprends-le ! toi, qui es ma fille... *(A Paillette dont il saisit la main.)* C'est ma fille !

ÉGLANTINE.

Mais le nom de ma mère, pour que je puisse le dire en priant Dieu.

DUCLOS. Son nom ? Marie !

ÉGLANTINE. Marie !

DUCLOS.

Elle n'en porte plus d'autre parmi les anges qui la consolent.

PAILLETTE, regardant le médaillon dans la main d'Eglantine qu'elle est venue rejoindre en passant derrière la colonne.

Qu'elle était belle, ta mère !

ÉGLANTINE.

Ce sont bien ses traits, mais elle ne souriait pas ainsi ; ce sont ses yeux, mais ils étaient pleins de larmes. Ah ! elle a été bien malheureuse, n'est-ce pas ?

DUCLOS.

Oh ! oui, mais elle pardonne sans doute à ceux qui ont été injustes et cruels.

PAILLETTE.

Pauvre femme !

DUCLOS, se levant.

Mon Dieu ! que vous êtes clément ! Mon Dieu ! que la joie fait de bien !... *(Il presse Eglantine contre son cœur.)* Où sont-ils, les fous qui disent que je nie la religion et la sainteté de la famille ! Qu'ils viennent donc voir le misanthrope Chodruc-Duclos embrasser son enfant !

SCÈNE V.

LES MÊMES, LÉONCE.

LÉONCE.

Son enfant !

PAILLETTE.

Oui, M. Léonce, le père d'Eglantine! Si vous saviez comme il l'aime!

ÉGLANTINE, à Duclos, comme une confidence.

Léonce, mon père!... (Haut.) Léonce, dites à mon père que vous aussi vous voulez être son fils.

LÉONCE.

Providence! je te retrouve! Le fils du riche Lacourrière était donc destiné à aimer la fille du mendiant Chedruc-Duclos.

PAILLETTE, à Léonce.

Mais on dirait que tout cela vous attriste! N'êtes-vous pas comme nous bien content qu'Eglantine ait retrouvé son père?

LÉONCE, bas.

Taisez-vous... Si vous pouviez comprendre...

ÉGLANTINE.

Qu'avez-vous?... parlez! ne craignez pas de tout nous dire.

DUCLOS.

Ma fille, j'ai compris... La triste célébrité de ma misère...

LÉONCE, vivement.

Monsieur... croyez que mes sentiments...

DUCLOS.

Ce n'est pas vous que j'accuse, mais le monde que j'ai repoussé, me repousse à son tour. (Avec l'accent navré.) Pour ton bonheur, ma fille, mieux eût valu que tu n'eusses pas retrouvé ton père!...

Il remonte de quelques pas avec désespoir.

ÉGLANTINE.

Oh!

PAILLETTE, courant à lui comme Eglantine.

Fi! que c'est vilain ce que vous dites là!

LÉONCE.

M. Duclos, mon père est bon, croyez-le. S'il respecte les préjugés de cette société qui l'honore, qui le considère, qui l'a fait ce qu'il est, du moins il ne lui sacrifie pas le repos de son fils.

ÉGLANTINE.

Que voulez-vous dire ?

LÉONCE, *lui prenant la main.*

Je veux dire que j'avais confié à mon père l'amour que vous m'avez inspiré. Mon père, qui d'abord avait accueilli par un sourire ce qu'il regardait comme un caprice de jeune homme, a compris enfin, à la pâleur de mon visage, à l'altération de mes traits, que mon existence était attachée à la réalisation de l'unique vœu de mon cœur. Mon père alors n'a plus songé au monde, à ses préjugés. Il n'a songé qu'à son enfant, vous allez le voir, il va venir.

ÉGLANTINE.

Ici.

LÉONCE.

Il sait tout par moi, et s'il n'est pas auprès de vous, c'est qu'il n'a pas encore levé tous les obstacles qui s'opposent à ce que vous soyez rendue à la liberté.

DUCLOS, *se rapprochant.*

Est-il vrai ?

PAILLETTE, *qui a remonté vers la grille.*

On vient... c'est M. Lacourière !

DUCLOS, *à Léonce.*

Vous m'avez tracé mon devoir ; que nul ne sache encore qu'Eglantine est ma fille.

ÉGLANTINE.

Vous voulez...

DUCLOS.

Il le faut, laissez-moi faire... *(Il va, de façon à n'être point vu de Lacourière s'il entrait, se placer devant la colonne à gauche, de là tendant les bras à Eglantine.)* Auparavant, tandis que personne ne nous voit, que je te serre bien vite sur mon cœur...

Il l'embrasse tendrement, puis se cache derrière la colonne.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DUCLOS, *caché*, LACOURIÈRE.LACOURIÈRE, *à la cantonade.*

J'ai laissé M. de Maublauc chez le directeur de la pri-

son... priez-le de venir me rejoindre ici... nous sortirons ensemble.

DUCLAS, à part.

M. de Maublanc!

LÉONCE, timidement.

Eh bien ! mon père !

LACOURIÈRE, à part.

Pauvre Léonce ! quand le cœur s'en mêle... Je n'ai jamais connu cela, moi. Enfin... (*Haut à Paillette.*) Mademoiselle...

PAILLETTE, faisant la révérence.

Votre servante, monsieur. Ce n'est pas moi... c'est elle... qui... Avance donc, Eglantine!... (*Bas, la faisant passer entre elle et Lacourière.*) Du courage!

LACOURIÈRE, à Eglantine.

Mademoiselle... (*A part.*) Jolie!... l'air distingué!... (*Haut.*) Mademoiselle... je... Tenez, allons droit au fait! Mon fils m'a fait un tableau touchant de vos malheurs. Je vous avouerai avec franchise que d'abord je n'ai pas cru à cette histoire d'enfant volé... ces histoires-là sont toujours trop possibles pour être vraies. Cependant les affirmations de Léonce avaient commencé à vaincre mon incrédulité, plus tard les renseignements que j'ai pris à son insu... tout-à l'heure encore certains dires du juge d'instruction que j'ai vu pour... pour vous...

ÉGLANTINE.

Monsieur.

LACOURIÈRE.

Ne me remerciez pas! Moi Dieu, c'est tout simple... on n'a qu'un fils... c'est ma faiblesse!... Le juge d'instruction m'affirme que vous en serez quitte pour la peur dans cette maudite affaire du Palais-Royal... (*A part.*) Décidément, elle est fort jolie!...

PAILLETTE, qui est venue tout doucement derrière Léonce.

Qu'est-ce que vous disiez donc? Il est charmant, votre père!

LÉONCE lui serre la main.

Mon père!

LACOURIÈRE, à part, ému.

Qu'est-ce qui lui prend?... Diables d'enfans, va! Comme on est faible avec eux!... (A Eglantine.) Enfin, vous allez bientôt sortir de prison avec votre jeune compagne... Et nous ferons toutes les démarches nécessaires pour retrouver votre famille, vos parens.

ÉGLANTINE, à part. Mon Dieu!

LACOURIÈRE.

Cor vous comprenez, mon enfant, il vous faut une famille!... Votre air d'honnêteté, votre décence me séduisent... mais raison de plus, pour que je veuille savoir à qui je donne mon fils!... Avec ces yeux-là, avec cette tournure... enfin, avec ce je ne sais quoi qui est en vous... morbleu! il est impossible que vos parens ne soient pas...

ÉGLANTINE, avec reconnaissance.

Oh! monsieur!

LÉONCE.

Mon père!...

PAILLETTE.

Monsieur, parole d'honneur! vous êtes un brave homme!

LACOURIÈRE.

Pauvres enfans!... Allons, là! dans mes bras! dans mes bras!

BUCLOS, à part, appuyé contre la colonne.

Mon Dieu! tous les pères ont le même cœur!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAUBLANC.

MAUBLANC.

A merveille, mon cher Lacourière; c'est donc pour me rendre témoin de vos épanchemens de famille que vous m'avez fait venir ici?... Je regrette que l'absence du directeur, en m'obligeant à une attente un peu longue, ne m'ait pas permis de venir plus tôt.

LACOURIÈRE.

Mon cher Maublanc, je vous raconterai... vous verrez par mes explications...



LÉONCE.

Une seule, suffit, mon père!... (A Maublanc.) Monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter ma femme...

MAUBLANC.

Votre femme! En vérité, mon cher Lacourière, si le ton et le caractère de votre fils n'étaient aussi sérieux l'un que l'autre, il me serait impossible de ne pas croire à une plaisanterie.

LÉONCE.

Monsieur!

MAUBLANC.

Avec la meilleure volonté du monde, tout le romanesque de cette aventure se trouve quelque peu dépoétisé par les singuliers tuteurs de mademoiselle.

ÉGLANTINE.

Oh!...

Comme pour se soustraire à l'humiliation, elle fait quelques pas, la tête courbée, passant devant Léonce et Lacourière.

MAUBLANC.

Il n'est guère admissible qu'avec un tel exemple sous les yeux, elle soit restée...

LÉONCE.

Taisez-vous, monsieur!

ÉGLANTINE, courant à Duclos qui s'avance.

Mon père, défendez votre fille!

TOUS.

Son père!

MAUBLANC.

Il ne manquait plus que cela!

LACOURIÈRE, altéré.

Son père!

DUCLOS.

Oui!... ma fille!... En me faisant croire à sa mort, M. de Maublanc, vous m'avez menti!

MAUBLANC.

Je suis habitué à dédaigner les injures... Quant à M. Lacourière, il comprendra, je pense, que s'il persistait dans ses desseins... le respect de l'opinion publique et

la crainte d'un ridicule ineffaçable me contraindraient à renoncer à toute alliance avec lui. Que M. Léonce conclue, s'il le veut, ce mariage plus qu'étrange... mon fils n'épousera jamais la sœur de celui qui aura ramassé sa femme sur une place publique...

Duclos va s'élançer sur Maublanc.

ÉGLANTINE, l'arrêtant.

Mon père!...

PAILLETTE, courant à Duclos.

Monsieur!

DUCLOS, passant à côté de Maublanc.

Votre fils! savez-vous où il faudra que vous l'alliez chercher, lui?... C'est au logne!

MAUBLANC.

Misérable!

DUCLOS.

Tenez, rendez-lui ce billet de banque qui lui appartient... Oui! votre fils est arrêté comme complice de l'assassinat du changeur.

TOUS.

Flavien!

MAUBLANC.

Mensonge! calomnie....

Pendant ces derniers mots, Flavien, pâle et défait, s'est avancé jusqu'auprès de son père.

#### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FLAVIEN.

FLAVIEN, d'une voix affaiblie.

Mon père, c'est la vérité!

MAUBLANC.

Grand Dieu!... (A Lacourière.) Non, non, vous ne croyez pas que mon fils soit coupable... Une imprudence... il n'a pas fait à l'honneur... Tu sauras te disculper, prouver ton innocence.

FLAVIEN, chancelant.

Elle paraît douteuse... Un acquittement n'effacerait pas ma honte!

MAUBLANC.

Tu pâlis !

FLAVIEN.

Demain... une atteinte s'rait portée à votre honneur, je la prévien par la mort.

MAUBLANC.

Juste ciel !

FLAVIEN.

Le poison !...

MAUBLANC, courant en dehors de la grille.

Du secours ! mon Dieu ! du secours !

FLAVIEN, soutenu par Lacourière et Léonce.

Non !... je veux ! je dois mourir ! Adieu ! mon père, pardonnez-moi ! ah !... *(Il tombe sur les dalles.)*

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE MÉDECIN, LE DIRECTEUR,  
UN INFIRMIER.

MAUBLANC, au Médecin.

Par grâce, monsieur, par pitié... sauvez mon fils... *(Le médecin et le directeur courent relever Flavien, et l'asseyent sur la chaise avancée par l'infirmier qui a posé sur le banc une boîte de pharmacis. Le médecin y prend une fiole qu'il fait respirer à Flavien. Maublanc se jette à genoux devant son fils.)* Flavien ! reviens à toi ! Flavien, mon enfant... mon fils !... Rien !... *(Le médecin rend la fiole à l'infirmier comme si tout secours était inutile. Maublanc s'aperçoit de ce mouvement.)* Monsieur ! est-ce qu'il est mort... est-ce qu'il mourra ?... *(Au directeur placé en avant de Flavien.)* C'est pour me mettre en face du cadavre de mon fils qu'on m'attire dans cette prison !... Oh ! c'est impossible !... je suis en délire... je... *(Saisissant la main de son fils)* Flavien !... *(Marchant avec désespoir.)* Mais qu'ai-je donc fait au ciel ou aux hommes pour qu'il me frappe dans ce que j'ai de plus cher !... *(Ses yeux égarés tombent sur Duclos.)* Ah ! Duclos ! Duclos ! vous êtes cruellement enragé ! Il retourne auprès de son fils, le contemple un instant, de-

bout, avec une morne désolation, puis se couvre les yeux de ses deux poings fermés. Lacourrière et Léonce s'éloignent tristement du cadavre de Flavien. Duclos, qui tenait sa fille embrassée, la quitte en lui montrant avec compassion le désespoir de Maublanc. Il s'approche de lui et va doucement chercher sa main. Maublanc tressaille, se retourne, regarde Duclos avec une expression poignante, et tombe dans ses bras qui lui sont ouverts. Tous ces mouvemens se font sans qu'une parole soit prononcée. La musique et la physionomie des personnages expriment seuls la douleur de la situation. Après avoir pleuré un moment sur la poitrine de Duclos, Maublanc lui montre son fils en étendant le main. Par un instinct paternel, Duclos serre vivement sa fille contre son cœur, et Lacourrière son fils.

MAUBLANC s'écrie alors d'une voix déchirante.

Vous avez vos enfans, vous!... Oh! Duclos! qu'on me couvre de vos haillons... et qu'on me rende mon fils!

Il se précipite sur le corps de Flavien.

DUCCLOS.

Mais mon œuvre n'est pas finie... (Aux deux jeunes filles.) Ce soir vous serez libres! (Montrant Maublanc.) et son fils sera réhabilité.

## HUITIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente, à droite, une salle de cabaret occupant seulement une partie de la largeur du théâtre, et s'élevant, face au public, mais un peu obliquement d'un plat à un autre. — A gauche, le mur d'enceinte de Paris avec une grille de barrière et un corps de garde. — Le cabaret, élevé de deux ou trois marches au-dessus du sol, et portant pour enseigne : AU RENDEZ VOUS DE LA BARRIÈRE, n'a qu'un rez-de-chaussée sans étage. — Dans le fond, une porte conduit aux autres parties du bâtiment. — La porte d'entrée à vitrage s'ouvre en face de la barrière. — Des chaises et une table recouverte d'une nappe. — Au delà du cabaret, la campagne. — Au lever du rideau, les commis de l'octroi visitent les hottes et les paquets de ceux qui entrent dans Paris.

## SCÈNE PREMIÈRE.

RATA, MALAGUTTI. *dans leur premier costume, ivres, mais sans trop chanceler.*

RATA, *venant de la campagne, paraît le premier, examine la barrière, puis appelle.*

Pst ! ici donc, saignant !

MALAGUTTI, *son chapeau sous le bras.*

Ce diable de chapeau est d'un lourd...

RATA.

L'or est toujours léger. Il a cela de commun avec le beau sexe.

MALAGUTTI.

Ouf ! j'en ai un torticolis dans le bras.

RATA.

Douillet, va ! *(Il prend le chapeau et regarde dedans.)*  
La douce conquête que voilà ! Que de grâces touchantes !  
que d'attraits enchanteurs !... amour de sacoché ! hum !

Il lui envoie des baisers.

MALAGUTTI, *reprenant le chapeau après y avoir mis son mouchoir.*

Un instant ! je suis jaloux comme un chacal, et je voile les charmes de la belle aux regards des profanes.

Il montre les commis de l'octroi.

RATA.

Je me bats l'orbite de tous ces gabefous, tourlourous et autres cantaloups. La diligence que nous attendons ici va sortir par cette barrière, et nous ouvrir le sein protecteur de son impériale... En route, fouette cocher, ni vu, ni connu !

MALAGUTTI.

La justice, qui a perdu notre piste, est dans la glu jusqu'au cou !

RATA.

Et quand elle commencera à se débarbouiller, il y aura longtemps que nous trimerons dans les bazars de Turin avec le magot que nous venons de détecteur.

MALAGUTTI.

Je ne sais pas, mais plus je bois plus j'ai soif... j'ôte  
grosier d'un sec...

RATA.

Eh bien ! le coup de l'étrier... Garçon !

SCÈNE II.

LES MÊMES, UNE FILLE DE SERVICE.

LA FILLE, sortant du cabaret.

Voilà !

MALAGUTTI.

Tiens !

RATA.

C'est toi qui es le garçon ?

LA FILLE.

Quoi que vous voulez ?

MALAGUTTI.

Un goulot, là, dans cette salle.

RATA.

Tout ce qu'il y a de plus superlatif !

LA FILLE, rentrant.

C'est bien.

MALAGUTTI.

Fichtre ! la belle brune !

RATA.

Signor, modérez vos passions.

LA FILLE, posant les verres et le vin à l'intérieur.

Voilà !... (A part.) Ils ont de mauvaises figures...  
(Elle vient au milieu d'eux, en dehors.) Messieurs, on  
paie d'avance.

RATA.

Ça ne fait pas l'éloge de vos pratiques habituelles.

MALAGUTTI.

Ah ! ça, mais quel monde reçoit-on donc ici ?

RATA, lui donnant une pièce.

Tiens !

LA FILLE, étonnée.

De l'or ! je vas vous rapporter votre monnaie.

RATA.

Allons donc ! est-ce que nous faisons de ces vilénies-là ?

MALAGUTTI.

Garde tout !... (*Il lui prend la taille.*)

LA FILLE, à part.

Je m'étais trompée, ils sont très comme il faut !

MALAGUTTI.

Et permets-moi... (*Il veut l'embrasser.*)

RATA, l'arrêtant.

Signor !... Et la morale !... (*A la fille.*) Parole d'honneur, il scandalise.

LA FILLE.

C'est des seigneurs déguisés... bien sûr !...

Elle rentre et disparaît.

SCÈNE III.

RATA, MALAGUTTI.

MALAGUTTI, suivant Rata qui entre dans le cabaret.

Quand tu parles morale, il me semble voir le diable se baigner dans un bénitier.

RATA, assis à gauche.

Pourquoi aussi t'amuser à la bagatelle ?

MALAGUTTI, posant le chapeau sur la table.

A ta santé.

RATA.

Ne vas pas te plonger dans les vignes !

MALAGUTTI.

J'ai la tête forte.

RATA.

C'est égal... (*Bas.*) Nous pourrions finir par la perdre.

MALAGUTTI.

Crrr ! Rata, pas de mauvais calombourg.

RATA.

Allons, bon ! v'là que tu vas canner.

MALAGUTTI.

C'est que tu me dis des choses...

RATA.

Qui sont à la hauteur de notre position sociale.

MALAGOTTI, inquiet.

La diligence tarde bien !

RATA.

Donne-lui donc le temps !

MALAGOTTI.

Je voudrais déjà faire mon entrée triomphale dans la bonne ville de Turin.

RATA.

Monsieur n'est pas dégoûté !

MALAGOTTI.

Une fois N...

RATA.

Oh ! alors, quelle polissonne d'existence !

MALAGOTTI.

Et les femmes ! en consumerai-je, de ces bayadsres !

RATA.

Nous les ferons venir à nos diners rupins... pour chasser nos mouches.

MALAGOTTI.

Adopté à l'unanimité !... Mais je ne vois pas la diligence !

RATA.

Tu es plus pressé que les chevaux... Qu'est-ce que tu crains ?

MALAGOTTI.

Tout ! Et d'abord notre voisin, le dégueillé.

RATA.

Chodruc ? il est bouclé. Hétreusement, il doit avoir pas mal de correctionnelle à manger... et avant qu'il ait fini sa digestion...

Duclos, venant par la campagne, s'avance avec précaution. Il aperçoit Rata et Malagotti à travers le vitrage de la porte, fait un signe à Léonce, Eglantine et Paillette qui traversent le théâtre et passent la barrière. Duclos disparaît derrière la maison.

MALAGOTTI.

Ça n'aurait pas été drôle au moins, si ce vieux caniche s'était mis à aboyer au sujet des petites, il aurait bien pu nous gêner du fil à retordre.



RATA.

Et de fil en aiguille, M. le procureur du roi... saluez, pailleuse!... aurait bien pu nous bloquer au même!

MALAGUTTI.

Les informations amènent tant de carambolages!... Mais je ne vois pas la diligence.

RATA.

Encore un coup... Je propose une santé.

MALAGUTTI.

Aux bons gendarmes qui ont émpoigné sa hauteuse Chodruc-Duclos!...

Ils choquent leurs verres, Duclos s'avance par la porte intérieure et vient se placer au milieu d'eux.

## SCÈNE IV.

## LES MÊMES, DUCLOS.

DUCLOS.

Grand bien vous fasse, messieurs!

RATA et MALAGUTTI, effrayés.

Duclos!... (Ils se lèvent.)

DUCLOS, les rejetant sur leurs chaises.

Demandez-vous donc la peine de vous asseoir!

MALAGUTTI, à part.

Diab!e d'homme!

RATA.

Que voulez-vous?

DUCLOS.

Je vous tiens donc, misérables!

RATA.

Ah! oui-dà!...

Il cherche une arme dans sa poche.

DUCLOS.

Pas de gestes! le poste est là!... un mouvement, et j'appelle!

RATA.

Qu'est-ce qui vous prend?... Je cherchais ma tabatière.

MALAGUTTI, *baissant la tête au niveau de la table pour parler bas à Rata.*

Mets du miel sur la tartine.

RATA.

C'est donc une conversation en douceur que nous allons avoir à triturer!... (*Frappant sur la table.*) Holà! la maison!... (*La fille paraît.*) Jeune homme! un verre et deux bouteilles.

DUCLOS, *indigné.*

Boire avec vous! infâmes!

RATA.

Le vin est le grand ressort de la conversation... (*La jeune fille sert et s'en va ensuite.*) Allons, asseyez-vous... pour mieux causer.

DUCLOS.

Je veux de vous deux choses!

RATA.

Vous voulez?

DUCLOS, *avec énergie.*

Je veux!

RATA.

Chut! ja ne suis pas sourd!... tempérez votre organe.

DUCLOS, *s'asseyant.*

Vous allez d'abord me remettre le papier arraché par vous à cette jeune fille que vous disiez votre nièce.

RATA.

Un papier?

DUCLOS.

Obeïsses!...

RATA.

Voyons s'il se trouve dans mon portefeuille. (*Il l'ouvre et en retire des papiers.*) Ce n'est pas ça... c'est des lettres d'amour.

MALAGUTTI.

Aurais-tu laissé ce papier dans nos archives?... Je vais y aller voir!...

Il prend le chapeau et va pour sortir.

DUCLOS se lève, le saisit au collet par derrière et le rejette sur sa chaise.

Restez !

RATA, donnant un papier à Duclos resté debout.  
Voilà !

DUCLOS.

Mou nom ! l'écriture de M<sup>me</sup> de Kérouel ! oh ! mes yeux s'emplissent de larmes !...

Pendant qu'il lit, un pen en arrière de la table, Rata prend l'une des deux bouteilles ; l'abaisse, et y verse le contenu d'une fiole qu'il a tirée de sa poche.

RATA, à part.

Est-ce un bien d'avoir toujours sur soi sa petite pharmacie !

DUCLOS, à lui-même.

Elle fuyait avec son enfant !... Ah ! vous êtes deux lâches scélérats.

MALAGUTTI.

Ne criez donc pas si fort !... (A part.) Et cette diligence qui n'arrive pas !...

DUCLOS.

Maintenant la seconde chose que j'exige, c'est une déclaration écrite relativement au meurtre que vous avez commis au Palais-Royal.

MALAGUTTI.

Un meurtre ?

RATA.

Nous !

DUCLOS.

Ne niez pas ! voici l'or que vous avez volé...

Il enlève le mouchoir qui le recouvre dans le chapeau.

MALAGUTTI.

Chut !...

Il place le chapeau par terre entre ses jambes.

RATA, à Duclos.

Quand nous venons de vous remettre ce papier précieux, vous n'allez pas nous faire pincer.

DUCLOS.

Si je vous laisse fuir, ne permettez-vous du moins de ne plus commettre de crimes.

MALAGUTTI.

Nous vous le jurons.

RATA, *debout.*

Ma parole d'honneur... *(Il se rassied, et remplit les verres avec deux bouteilles, versant à Duclos le vin qu'il a empoisonné.)* Mais un serment, vous le savez, ça a besoin d'être arrosé, pour avoir des racines solides, ainsi...  
Il veut trinquer.

DUCLOS.

Non, vous dis-je.

RATA.

Buvez donc un coup ! buvez donc !

DUCLOS, *le regardant.*

Éh bien ! soit ! je boirai... *(Appelant.)* Holà ! quelqu'un... une plume, de l'encre, du papier... *(Il veut ranger les bouteilles, Rata les prend vivement pour qu'elles ne soient pas confondues et les place à l'écart, la fille apporte tout ce qu'a demandé Duclos.)* Maintenant, écrivez.

RATA.

Buvons d'abord ou tien de fait.

DUCLOS, *porte le verre à ses lèvres, puis dicte.*

Écrivez : « Que M. Flavien de Maublanc ne soit pas accusé de complicité dans le meurtre du changeur... »

Rata voyant Duclos reporter son verre à ses lèvres se met à écrire.

MALAGUTTI.

On l'accuse donc, M. Flavien...

Duclos pose son verre sur la table.

RATA, *à part.*

Il a vidé son verre, bon !... *(Haut.)* Buvons !...

Il verse de nouveau avec les deux bouteilles, et boit ainsi que Malagutti.

DUCLOS, *tenant son verre à la main, continue à dicter.*

« Les seuls coupables sont ceux qui signent cette déclaration... »

MALAGUTTI.

Ah! par exemple!

RATA.

Plus souvent que la maison Rata et Malagutti endosseront une pareille bêtise.

DUCLOS.

Écrivez, vous dis-je, ou je vous perds!... (Il se dispose à boire, Rata qui le voit, écrit sans plus hésiter, Duclos dépose son verre vide.) Maintenant, signez!

RATA.

C'est bon! on signe... (A part.) La petite drogue ne va pas tarder à agir.

MALAGUTTI.

A moi la plume que j'ai donnée.

RATA.

Un instant, le défaut de paraphe entraîne nullité... (A Malagutti.) A toi!

MALAGUTTI, signe et remet le papier à Duclos.

Voilà!

RATA.

Maintenant encore un verre!

DUCLOS, portant la main à son front.

Non..., je ne sais ce que j'éprouve.

MALAGUTTI, à part.

Je le sais bien, moi!

RATA, à part.

Ça mijote.

DUCLOS.

Mes yeux s'appesantissent...

RATA, bas à Malagutti.

Je vas lui mettre la tête sous l'aile... (A Duclos.) Vous dites?

DUCLOS.

Je... ah!...

Il appuie le coude gauche sur son chapeau qu'il vient de déposer sur la table après l'avoir gardé jusque-là sur ses genoux, et semble s'engourdir par l'effet d'un poison stupéfiant.

RATA, ne le perdant pas de vue et se relevant peu à peu.

Suivez mon raisonnement. Cette déclaration que vous nous faites signer là nous coupe sous la guêtre tout espoir de salut... pour le cas où nous serions pincés... pourquoi?... vous allez le comprendre facilement... Vous me suivez, n'est-ce pas?... (Les yeux de Duclos sont fermés. Rata lui passe la main devant les paupières.) Stl... Bonsoir!

MALAGUTTI, prenant son chapeau.

Victoria! victoribus! le quibus dans le gibus, et filons, filamus!

RATA, l'arrêtant après avoir ouvert la porte vitrée.  
Et notre déclaration?...

MALAGUTTI.

Ah! oui.

RATA.

Le Chodruc va casser sa pipe; si le croque-mort trouvait ça sur lui...

MALAGUTTI.

Ça nous compromettrait.

RATA.

Procédons à l'enlèvement...

Ils retiennent aux deux côtés de Duclos, Rata veut glisser sa main dans la poche où Duclos a serré le papier.

DUCLOS, se levant tout-à-coup et les saisissant à la gorge.  
Halte-là!

MALAGUTTI et RATA.

Il n'est pas mort!

DUCLOS.

Vous ne m'échapperez pas!

MALAGUTTI.

Et votre promesse!

DUCLOS.

J'avais promis de vous laisser fuir si vous ne commettiez pas un nouveau crime, et vous avez voulu m'empoisonner. Tenez, voilà votre vin!...

Il prend son chapeau et en jette au dehors le vin qu'il y a laissé tomber en feignant de le boire.

RATA, que ce mouvement a laissé libre, sautant hors du cabaret.

Le vieux roué !

MALAGUTTI, toujours tenu à la gorge.

Grâce !

DUCLOS.

Non, pas de grâce.

RATA, en dehors, tirant son couteau.

Ma foi ! le tout pour le tout !

Il s'élance sur les degrés du cabaret, son couteau à la main.

DUCLOS, lui présentant le canon d'un pistolet.

Un instant !

MALAGUTTI, libre à son tour.

Quitte ou double !

Il ouvre son couteau et veut frapper Duclos de l'autre côté.

DUCLOS, lui présentant un second pistolet.

Ne bougez pas !... (Il tient immobiles sous la menace de ses armes Rata et Malagutti leurs couteaux à la main, puis appelle.) A moi ! la garde !

Profitant de ce moment, Rata fuit par la campagne et Malagutti par l'intérieur du cabaret. Les soldats, sortant du corps de garde, courent dans la direction que leur montre Léonce venu le premier aux cris de Duclos.

LÉONCE.

Arrêtez-les !

#### SCÈNE V.

PAILLETTE, ÉGLANTINE, DUCLOS, LÉONCE, puis RATA, MALAGUTTI, SOLDATS et PEUPLE.

LÉONCE.

Venez, Églantine !

ÉGLANTINE.

Mon père !...

Elle se jette au cou de Duclos qui va au devant d'elle.

DUCLOS, à Léonce.

Remettez à M. de Maublanc la réhabilitation de son fils. Et vous qui bientôt allez devenir le mien, dites à

Lacourrière qu'il se rasure... *(Montrant Églantine.)*  
Le monde ignorera toujours que je suis son père !

ÉGLANTINE.

Que dites-vous ?

DUCLOS.

Il le faut, ma fille... Ce monde à qui j'ai jeté un défi vous envelopperait avec moi dans sa réprobation... et je ne le veux pas... Seulement viens parfois, en secret, embrasser ton père... Mais que nul ne puisse soupçonner les trésors d'amour et de tendresse cachés sous les haillons du pauvre Chodruc-Duclos !

LA FOULE et LES SOLDATS, en dehors.

Les voilà ! les voilà !...

Malagutti reparait dans la salle du cabaret avec des soldats ; d'autres amènent en dehors Rata qu'ils ont saisi dans la campagne,

RATA, à qui l'on prend son portefeuille.

Ils me dévalisent ! au voleur !

MALAGUTTI, d'un air pitoua.

La diligence a trop tardé.

RATA, à qui les soldats commandent de se mettre en marche, se retournant vers Malagutti.

Pst ! ici donc !

FIN.